

Gustave Thibon

L'illusion
féconde

Fayard

Table des Matières

[Page de Titre](#)

[Table des Matières](#)

[Page de Copyright](#)

[DU MÊME AUTEUR](#)

[Dédicace](#)

[CHAPITRE PREMIER - Le désert, dernier mirage . . .](#)

[CHAPITRE II - « Seigneur, à qui irions-nous ? »](#)

[CHAPITRE III - Néant et vérité de l' amour](#)

[CHAPITRE IV - L' ère du vide](#)

[CHAPITRE V - L'illusion féconde](#)

CHAPITRE PREMIER

Le désert, dernier mirage . . .

La mort seule éclaire la vie. Et l'homme ne prend conscience de ses racines qu'à l'heure de l'arrachement.

Jusqu'au bout — et contre mon évidence intérieure — je ferai semblant de croire et d'aimer. Et ce faux-semblant sera mon suprême témoignage à la vérité. Par fidélité à la vérité, je trahirai ma vérité...

« Et des contritions plus sales que des fautes » (Péguy). Repentirs malpropres des malades et des mourants. La seule contrition vraie est celle qui pleure devant un Dieu qui pardonne et non celle qui tremble devant un Dieu qui châtie. J'ai peur du ciel plus que de l'enfer. Et je me souhaite une agonie sans orgueil, mais sans bassesse. S'agenouiller, non ramper.

Ivresses nées du temps et que le temps dévore. Mais qui, poussées jusqu'à l'incarnation finale — jusqu'au consentement à la croix — déchirent le réseau du temps et de la mort. Alors, à l'inverse du mythe de Chronos, ce sont les enfants qui, mûris par l'épreuve, dévorent leur père...

« Si ton œil te scandalise... », mais il est dit aussi de ne pas arracher l'ivraie par amour pour le bon grain. J'ai choisi — sans choisir, sous le poids irrésistible de ma fatalité intérieure — la seconde voie, au risque de l'étouffement du bon grain. À l'horizon de mes vœux : exorciser l'éphémère, racheter le temps en s'abandonnant sans recours et sans retour à tous ses remous et, par là, transfigurer l'ivraie en bon grain.

Jours de stupeur. Force de l'expression : n'être plus que l'ombre de soi-même. Mais cette ombre est encore l'œuvre de la lumière. Et, comme elle, sans couleur...

Antigone à Créon : « Qui sait si vos distinctions sont admises chez les morts ? » — Qu'est-ce donc qui s'abolit définitivement à la mort? Le corps qui pourrit dans le tombeau, le social sous la forme du Gros Animal de Platon. D'où il résulte que, pour ceux qui croient à une survie de l'âme, le vrai problème, pour s'y préparer, est de travailler à défaire ce nœud gordien, tissé de chair et de vanité, avant que la mort, comme Alexandre, le tranche sans le dénouer. Apprentissage de la mort, dit Socrate. Et Paul : « Vous êtes morts et votre vie est cachée en Dieu. » C'est ici que le mot « mortification » prend son sens positif. À quoi s'ajoute la contemplation de la beauté, reflet de l'impossible dans le temps, l'amour lavé de la convoitise, la compassion sans retour sur soi, etc.

Art subtil de discerner l'heure au-delà de laquelle on a assez vécu, c'est-à-dire où l'on sera plus proche des êtres aimés mort que vivant...

Nonagénaire depuis hier. Je ne «réalise» pas. À force d'être revenu de tout, je me sens, devant tout, comme un nouveau-né...

Préparation à la mort. — Je ne me prépare pas, je ne serai jamais préparé. Plus je vois d'éternité dans le temps, moins j'ai hâte de quitter le temps pour l'éternité. Si longues que soient ma déchéance et mon agonie, je mourrai subitement — sans transition. Humblement, non bassement, dans un abandon absolu à tout ce que j'ai entrevu de la Patrie dans l'exil...

Mort de X. — Tous les nouveau-nés sont laids — peut-être à l'image de la vie qui les attend. Mais est-ce l'entrée dans l'éternité qui imprime cette paix sur le visage des défunts?

Vers de Maurras sur les instants suprêmes de l'existence : « Ne vous profanons pas du nom de souvenirs. » Toute mémoire est vaine, qui n'est pas promesse de résurrection. L'avenir est dans les nuées, le passé déjà dans le ciel...

Bienfait du reflux. — Il nous fait découvrir l'essence intemporelle des trésors jadis apportés par le flux et que nous voilait sa violence, car l'élan vital submerge tout ce qu'il apporte. Au seuil de la mort, les promesses envolées se muent en souvenirs immobiles, la mémoire purge l'essence des remous impurs de l'existence...

« Voir la mort en face. » — C'est peu de chose au prix de sentir la mort au-dedans — celle qui nous ronge sans nous regarder, l'assassin tapi dans notre peau, invisible, inévitable...

Mort : passage du port à la haute mer. Le port, c'est déjà la mer, mais une mer circonscrite et apprivoisée par les hommes, sans nuit, sans tempête, presque sans mystère. Le mysticisme, anticipation sur la mort, émigré du port vers la haute mer...

Amissae amicae : tout ce que le souvenir éternise n'a plus besoin de renaître...

Grimace de la mort brusquement apparue ce matin, m'étreignant de ses griffes, puis me relâchant dans la vie. Le chat peut s'offrir le luxe de prendre son temps : il sait que la souris ne lui échappera pas. Et tout mon être écartelé entre ces deux cris : Je ne veux pas et Il faut que...

Héraclite : «Celui qui n'espère pas ne trouvera pas l'inespéré... » Bien distinguer entre l'espérance, jaillissement divin en nous et l'objet de cette espérance presque toujours inégal à notre attente secrète. L'espérance vraie est toujours comblée, en ce monde ou dans l'autre, mais pas au niveau où nous croyions espérer...

Socrate et l'apprentissage de la mort. Mais la mort étant le «dépaysement absolu » (Gabriel Marcel), mourir ne consiste-t-il pas

à tout désapprendre ? Et quels que soient les échelons de sagesse qu'on a gravis, c'est la chute dans le même abîme qui nous attend. On tombe seulement de plus haut...

Flux et reflux. — Image de la vie qui monte et qui décline. La vague montante nous enivre par sa puissance dans la mesure où elle nous éloigne de l'océan où elle a sa source. Puis vient le reflux qui nous ramène à l'océan — ou qui, si nous résistons à son mouvement, nous laisse sur la rive à l'état d'épave...

« ... Et finalement, on mourra seul » (Pascal). — Alors, pourquoi ne pas «commencer la mort par de la solitude ? » (Hugo). Loin de la bergerie humaine, à l'image du solitaire éternel ? Seul dans mon insuffisance comme il est seul dans sa plénitude. Brebis volontairement égarée qui refuse, pour être toute au Pasteur, la chaleur laineuse du troupeau...

Paradoxe de la vieillesse : se sentir chaque jour descendre irréversiblement et ne désirer à aucun prix revenir en arrière. Pas de pire image de l'enfer que le mythe nietzschéen de l'éternel retour...

Insomnie : déroulement du passé dans toute sa médiocrité, sa bassesse, son insignifiance. Tout cela, c'est moi, mais ce jugement sans appel de moi sur moi-même, d'où vient-il ? On dirait que j'emprunte pour me voir le regard de mon ange gardien. Et j'en appelle de lui qui me voit si misérable au Dieu qui m'a créé tel...

Proverbe cité par Thomas Mann : « Les cadavres sans sépulture ont le ciel pour linceul. » Tentation : mourir sous le ciel nu plutôt qu'être enseveli dans le sépulcre d'une religion. Les religions sont des berceaux dont la mort brise les osiers...

Question : si tu devais mourir aujourd'hui, que ferais-tu ? — Abstraction faite d'une panique toujours possible et du repentir frelaté qu'elle inspire, il me semble que je dirais aux témoins de mon agonie : aimez-vous les uns les autres, d'un amour sans revers, sans exclusion, sans mirage et sans limite — comme je vous aime enfin aujourd'hui, comme si vous alliez mourir comme moi...

La vie — un rêve avec la mort pour réveil ? Pour ne plus jamais se rendormir ? Quelque chose en moi tremble devant cette éventualité presque aussi inconcevable que celle d'un sommeil éternel...

Glissement vers la mort. Invincible recul des êtres les plus chers. Suprême devoir à l'égard du prochain : fuir dans la solitude — afin de le soustraire à la contagion. Être avare de son mal comme l'égoïste de son bien...

Béatitude : effacement des distances entre le sujet et l'objet — intériorité absolue. Dieu se distingue des créatures en ceci qu'il n'y a pas pour lui de monde extérieur.

Attachement à la terre. Je mourrai comme une plante qu'on arrache et non comme un oiseau qui s'envole...

Extrême vieillesse : marécage à traverser entre la vie qui n'est déjà plus la vie et la mort qui n'est pas encore l'éternité : une durée stagnante et veuve de tout devenir...

Mémoire transfiguratrice : elle est comme un puits où les eaux du temps, après avoir ruisselé sur la terre, rejoignent l'éternité...

La vida es sueño. — Et la mort ? De toute façon, elle met fin au rêve, soit par le réveil, soit par l'épaississement du sommeil...

Nouvel anniversaire : répétition qui tourne au rabâchage. L'heure du départ, à force d'être reportée, semble dépassée. Ne pas mourir à temps donne l'impression qu'il est trop tard pour mourir...

Soif de mourir : j'étouffe dans mes limites que la mort seule fera éclater. Peur de mourir : n'est-ce pas ces limites qui font mon identité ?

Thème moderne : l'objectivation de la mort (spiritisme, rapports des mourants ramenés à la vie, etc.). Répugnance instinctive devant cette profanation du mystère. Que Dieu me garde jusqu'au bout de mêler mon expérience humaine à mon espérance divine !

Je me cherche dans l'inconnu Un nom libre de la mémoire.

(Catherine Pozzi)

Rapport à l'Apocalypse : « Je leur donnerai un nom nouveau. » — Prière : je ne veux pas d'un nom « libre de la mémoire » qui effacerait le nom ancien, d'une éternité déliée du temps, d'une transfiguration où ne resterait rien des traits de nos visages terrestres...

Cycle terrestre. — Enfance : éblouissement. Jeunesse : « orage traversé par de brillants éclairs » (Baudelaire). Maturité : lucidité. Vieillesse : cécité.

Dieu, achèvement de l'homme ? Non, éclatement de l'humain au seuil de la dimension inconnue...

Simone Weil : « Le monde spirituel est soumis à des lois aussi rigoureuses que celles du monde physique. » — D'où l'« entraînement » par des règles de vie et des exercices appropriés : le « prenez de l'eau bénite et vous croirez » de Pascal, les Exercices de saint Ignace, etc. La grâce elle-même, contrairement à l'étymologie du mot, serait donc soumise au maniement des déterminismes de la nature ? L'infini subordonné à la mesure ? L'homme, innocent de sa naissance et ouvrier de son salut ? — Je sais que c'est vrai, mais rien ne m'empêche de pousser vers Dieu ce cri désespéré : Toi qui m'as créé sans moi, sauve-moi sans moi, malgré moi!

Passage dans mon ancienne bibliothèque à Libian. Ces centaines de livres poussiéreux, lus jadis et qui n'ont laissé en moi aucune trace. Gavage de l'intellect et dénutrition de l'âme. Disproportion terrifiante entre le dit et le vécu. L'histoire de la pensée humaine fait songer à un tonneau des Danaïdes qui, non seulement ne retiendrait pas l'eau qu'on lui verse, mais dont les douves rétives en resteraient à peine imprégnées...

Les deux pôles du regard intérieur : la mémoire de la source et l'attraction de l'océan — le principe et la fin ne faisant qu'un. Faute de quoi, suivant le mot du Poète, « la vie n'est plus qu'un tremblement de vagues » qui ne savent plus d'où elles viennent ni où elles vont...

Mystère de la vieillesse. — J'étais fort jadis et je me sentais porté par Dieu. Aujourd'hui, devenu faible, je dois porter Dieu...

Vieillesse. — Un no man's land avant l'ascension dans le Ciel que symbolise la traversée du désert qui précédait l'entrée dans la Terre promise...

Extrême déclin. — Durs moments à traverser entre la déchéance éclairée par les dernières lueurs de la conscience et l'inconscience totale. L'animal se borne à mourir, l'homme se voit mourir...

Dernière prière au seuil de la mort : Prends-moi, Seigneur, tel que tu m'as fait et tel aussi que je me suis défait. Source d'eau vive, lave en moi ta propre image...

Un pas de plus vers le néant, la prison du corps étouffant l'âme. Indifférence au monde extérieur, aux êtres aimés ; attention obscène aux remous d'une chair qui se décompose. L'égoïsme forcé succédant à l'égoïsme. Un soleil éteint autour duquel plus rien ne gravite...

Marie Noël : « Tentation du suicide, mais on ne tue pas une âme. » De même, pour toutes les formes de négation et de désespoir : les notions de néant, de mal, d'absurde présupposent une intuition de l'être, du bien, de l'ordre. L'épreuve du temps et de la mort tient dans ce conflit entre l'intuition de l'essence et les démentis de l'existence.

L'observation contredit l'intuition, la lucidité la voyance, la réalité, le vœu. Apprendre à désapprendre. Science dernière : recracher le fruit de l'arbre de connaissance. Foi adulte, mot galvaudé, mais qui peut signifier en profondeur : passer du démenti de ce que je crois par ce que je sais au démenti de ce que je sais par ce que je crois. Retrouver l'innocence au fond de la chute...

Dernière offense à Dieu que de trembler devant sa justice après avoir méconnu son amour...

Le confident— ou confesseur— idéal. — Je le voudrais soit aussi misérable que moi pour tout comprendre, soit assez innocent pour

tout pardonner sans rien comprendre. Ou plutôt l'un et l'autre à la fois : une Marie-Madeleine convertie recevant les aveux d'une courtisane...

Reflux de la vie intérieure, plus total, plus mortel que celui des sens. Je perçois encore les sons, je vois les formes et les couleurs ; je n'entends plus le silence, je ne vois plus l'invisible. Dieu vers qui je retourne m'est plus étranger que le monde que je quitte. Et j'oscille aveuglément entre la terre qui me rejette et le ciel qui me refuse...

Mort des aigles. « Assez haut pour la foudre », disait Nietzsche. Brisé, non émietté. Autre image : celle de l'arbre — foudroyé ou vermoulu.

Vie d'ici-bas. — Désert à traverser, d'abord peuplé de mirages, puis à l'état nu. — Croire et aimer au-delà du mirage et du désert. Le désert, dernier mirage...

Limites de l'homme. — L'amour les dilate sans les faire éclater ; la mort les brise en les resserrant jusqu'au néant.

Mort : identité perdue et retrouvée. Élimination du moi qui dit : je au profit de l'âme qui dit : j'aime. Amo, ergo sum...

Nos vœux, nos promesses, nos idéals : ce sera peut-être l'éblouissement de la vie future de voir tant d'avortements, fruits de

nos limites et de notre misère, transfigurés en naissances éternelles...

Remords des malades, des mourants : le corps-bourreau mettant l'âme à la question pour lui arracher de faux aveux...

« Avoir un pied dans la tombe. » — Rien qui n'allège plus notre marche sur les chemins de la terre...

Dépassement. — Prolonger, en montant. Détachement sans oubli ni reniement. La chair, la vie, l'amour terrestre, la Cité sont les étapes de cette ascension. Bénir chaque marche, irréversiblement gravie, de cet escalier qui se perd en Dieu. Nietzsche : « Segnend, nicht verliebt... »

« Aller au ciel par le dépassement de la terre. » — une des rares pensées de Teilhard que je puisse faire mienne. Suprême vœu : que le retour à la Patrie ne soit pas le « dépaysement absolu », que le définitif n'abolisse pas le provisoire, que l'infini n'efface pas le contour, que l'entrée au festin n'ait pas pour rançon l'oubli du viatique, que la robe nuptiale laisse transparaître la « tunique de peau » dont l'aveh revêtit nos premiers parents...

Thérèse de Lisieux : « Je choisis tout. » — Ce qui conduit au renoncement absolu, la possession du tout passant par le rien. Choisir, c'est exclure. Soif de mourir pour ne rien exclure...

Aegri somnia. — Nuit d'horreur. « Tu la retrouveras la peur de ton enfance / Celle qui mord la nuit les berceaux palpitants / Tu la retrouveras l'horreur inexplicquée » (Marie Noël). Angoisse informe qui vient de plus loin encore : du fond des âges, des aïeux immémoriaux, des bêtes peut-être, des abîmes de la phytogenèse, comme si l'immense peur de la mort réveillait en nous toutes les agonies de l'histoire...

Bernanos mourant : « On ne saura jamais combien j'ai aimé le doux royaume de la terre. » — Moi aussi. Et mon dernier vœu (consécration ou sacrilège ?) est de cueillir hors du temps ces fruits de la terre que le temps apporte et retire. Dissocier la terre et le temps...

Plus assez fort pour tout étreindre, avoir au moins la pudeur de ne pas calomnier ce qui m'échappe...

Vieillesse. — Tout ce terrain que la mort gagne « sur moi » et qu'occupe aussitôt l'amour...

Toujours la vieillesse : plus assez de corps pour le plaisir, plus assez d'âme pour la joie...

Épaississement du voile. Je ne sais plus rien. Je saurai tout quand je consentirai à n'être plus rien...

Blessure incurable de contempler dans la lumière le mal qu'on aura commis dans la nuit. Première mort : la trahison du corps laissant l'âme à nu. Seconde mort : l'âme nue cherchant en vain des vêtements et se brisant contre elle-même...

Préparation à la mort. — Je ne suis pas préparé. Socrate l'était devant ses juges et devant la ciguë ; le Christ l'était-il à Gethsémani ? Je sais trop que le visible n'est que le reflet ou la retombée de l'invisible, mais je ne sais pas dissocier, dans mon regard et dans mon amour, le visible de l'invisible. Dans ce sens, je n'ai pas mûri. Et mon consentement à la mort n'est pas celui du fruit mûr déjà détaché de l'arbre, mais celui du fruit vert gorgé de promesses qu'un destin absurde arrache à la branche...

Le désert secrète le mirage. Le voyageur y puise le courage d'avancer. Mais chaque mirage qui se dissipe souligne l'horreur du désert et laisse dans l'âme le goût du néant, avant-goût de Dieu.

Jeudi saint. — J'essaie de me replacer dans l'atmosphère de la nuit qui va suivre et d'unir mon âme à celle de l'homme de douleur qui mourra demain, sans songer au Dieu triomphant, au Christ Pantocrator qui lui succédera dans l'imagination des foules. Je ne suis pas assez pur pour contempler sans bassesse ni servilité un Dieu tout-puissant, mais je suis assez malheureux pour reconnaître mon frère dans un Dieu qui agonise et qui meurt...

Anticipation de la mémoire sur l'éternité. — Souvenirs lointains plus présents que des présences: les plus humbles détails de l'existence, vécus en leur temps comme insignifiants, prennent tout à

coup un sens mystérieux et démesuré qui les projette hors de la durée et du relatif. Émotion à retardement qui rejoint les sources de l'être, résurrection par l'adieu : on revit à fond ce qu'on n'avait vécu qu'en surface ; l'avenir bouché et l'extinction de toute espérance terrestre conduisent à une rumination sans fin qui succède à une ingestion inattentive.

Milosz : « Un retour pâle encor d'avoir été l'adieu. » — Vision du paradis : la détresse de l'adieu dilatant jusqu'à l'infini l'ivresse du retour... Adieu, à Dieu...

Rêve du paradis. — On n'arrive pas à croire à ce qu'on possède, alors qu'ici-bas, il faut croire à ce qu'on ne possède pas...

Peut-être le tourment le plus amer du Purgatoire : assister, sachant déjà où sont les lumières et l'amour vrais, aux tâtonnements misérables des êtres qu'on a aimés dans le faux jour et le faux amour de la Caverne...

Culture, nature et surnaturel. — La culture sépare l'homme de l'animal, elle est incluse dans sa nature. Elle est aussi la condition de l'accès au surnaturel. Dieu nous parle à travers l'héritage de nos pères : moeurs, morales, traditions, etc. Mais la mort qui nous arrache à jamais à la société des hommes ? Qui fait de nous des orphelins absolus ? Y retrouverons-nous l'essence de ce qui, dans la vie, semblait nous élever au-dessus de la vie ? Ou faut-il mourir orphelin des hommes pour renaître enfant de Dieu ? Se perdre corps et biens dans l'Abîme pour savoir que la mort n'est qu'« un peu profond ruisseau calomnié » ?

On me parle de ma « vocation ». Mot aussi prétentieux qu'inexact. Je dirais plutôt : ma fatalité...

Égalité devant la mort. — La seule, mais la plus humiliante peut-être, car elle répugne à notre besoin de distinction en nous ramenant à l'uniformité du troupeau. Elle revêtirait des attraits inconnus si elle avait ses exclus et ses élus, si, au lieu d'être une fatalité commune, elle était une promotion réservée à quelques-uns...

Vœu contradictoire face à la mort. On voudrait à la fois perdre ses limites et garder son identité, alors que, précisément, notre identité tient à nos limites. Promesse humainement délirante de l'Évangile : la mort nous rendant à l'infini sans effacer nos contours. Je songe à un ruisseau qui, après s'être perdu dans l'océan, se souviendrait de son lit et des moindres frissons de ses moindres vagues. Hölderlin : la source des fleuves est dans la mer. Le fleuve, trait d'union entre la source et la mer...

Dieu, un rêve ? Mais l'homme, en toutes choses, n'est-il pas mû par un rêve ? Rêve de richesse, d'amour, de puissance, de gloire, dont aucun ne tient ce qu'il promettait. *Omnia fui et nihil expedit*, disait un César agonisant.

La seule différence entre rêver Dieu et rêver les choses terrestres est que le second de ces rêves s'appuie sur un substrat matériel, donc vérifiable, inclus dans le temps et dans l'espace : la femme qu'on désire, la place qu'on convoite dans la hiérarchie sociale, etc. Mais que vaut ce substrat dès que le rêve ne l'enveloppe plus de sa magie ?

Réveil de la mort qui dissipe les rêves terrestres et confirme le rêve divin...

Interior intimo meo. — Ce Dieu qui me devient chaque jour de moins en moins étranger et de plus en plus inconnu...

Maladie, vieillesse. — Amortissement du corps qui met l'âme à vif. Le « vêtement de peau » (cf. Genèse !) se comporte comme une armure qui rend l'âme insensible aux coups d'aiguillon de la conscience. Le vent de la mort nous fait vulnérables en nous dépouillant de ce vêtement. D'où le vrai remords qui procède de la vision du bien outragé et non de la crainte du châtement.

Comme le souvenir est voisin du remords, Comme à pleurer tout nous ramène...

(Hugo)

Causalité matérielle. — Angoisse physique où chavirent toutes les «vertus» de l'âme. — Humiliation d'avoir besoin d'un minimum de complicité du corps pour se sentir distinct et indépendant de lui — pour ne pas oublier qu'on a une âme...

Approche de la mort. — De quoi ai-je le plus peur ? Du néant. Mais lequel? Du néant absolu et anonyme qui m'engloutira tout entier ou de la révélation de mon propre néant ?

Dieu : non un sommet à gravir, mais un abîme où tomber...

... Dieu laisse
Aux âmes un instant pour rêver : la vieillesse,
Le droit à la fatigue et le droit au remords...

(Hugo)

C'est en effet un des privilèges du grand âge que de nous offrir, grâce à la fatigue, le pouvoir de revivre un passé que l'agitation de la vie nous avait fait oublier. Il faut s'arrêter de marcher pour regarder en arrière. Le « projet », tendu vers ce qui sera, a pour rançon l'effacement de ce qui fut...

CHAPITRE II

« Seigneur, à qui irions-nous ? »

Pratiquer pour croire. L'acte de foi nourrit la foi (Pascal et l'eau bénite), mais n'importe quelle foi, donc sans rapport avec l'objet de la foi. Foi et vérité ne font qu'un, le doute est péché. Même attitude chez les communistes de l'âge héroïque, la référence au surnaturel mise à part. Dans un tel climat, le souci de la vérité entraîne un phénomène de déconversion : la foi, si j'ose dire, se démaille en fonction de la réflexion sur son objet. — Faut-il donc, suivant le mot célèbre de Brunschvicg, choisir entre croire et vérifier ? Tout dépend ici du niveau de la foi. À celui du communisme, la vérification balaie la foi — et d'autant plus que le marxisme a l'impudeur de se présenter comme une science ! À celui de la religion, veiller à ne pas confondre l'objet inobjectivable de la foi avec ses traductions boiteuses en langage humain. Adorer l'innommé à travers l'énoncé, la lumière sans contours au-delà des bornes lumineuses (et qui dit borne dit borné...) qui jalonnent le chemin terrestre. L'irrécusable coïncide ici avec l'invérifiable. Et croire sans illusion, c'est déjà mourir...

Miracles du Christ, dictés pas sa compassion pour les hommes, Jésus qui pleure sur Lazare avant de le ressusciter. Ces éclairs où se rejoignent les deux faces opposées du Janus divin : la toute-puissance et l'infinie miséricorde. Dans le cours ordinaire des choses, la puissance est impassible et la miséricorde impuissante...

Foi et fanatisme — Tragédie de l'homme : la presque impossibilité de croire fortement à un Dieu sans lui imposer nos limites et sans en faire le complice de nos passions, de sorte que la tolérance a presque toujours pour revers le scepticisme et l'indifférence.

Combat de la lucidité et de la foi. — Faut-il descendre — ou monter — jusqu'au point où l'on doute de tout son esprit pour croire — enfin — de toute son âme ?

Lecture des sermons d'un illustre prédicateur du siècle dernier. — Des vérités éternelles, mais trop défraîchies par le style conventionnel de l'époque pour être émouvantes. — Nécessité de rajeunir l'apostolat, de rendre à l'éternel la couleur du temps — ne jamais donner au lecteur l'impression d'être installé dans la vérité : l'offrir en tremblant comme un mystère et non l'asséner comme une certitude...

Le bien relatif s'oppose au mal, le Bien suprême l'absorbe : la digue et l'océan. — Parabole de l'ivraie et du bon grain : solidaires en ce monde, puis séparés par la Justice ; enfin — dernier mystère — noyés et confondus dans l'amour...

Toujours de Maistre : « L'Évangile sans l'Église est un poison. » L'Église — et c'est son honneur d'épouse du Christ — n'a pas rejeté totalement ce poison : elle l'a dilué, et souvent en dose homéopathique, pour les masses et réservé dans son intégrité à l'élite des croyants (exemple des vœux monastiques...) — ce qui témoigne d'une profonde sagesse, fondée sur la distinction entre ceux pour qui l'Évangile, pris au pied de la lettre, serait effectivement un poison et ceux pour qui ce poison est un remède et, au sommet, un aliment. Précepte mystérieux d'Omar Kheyman : car ce sage représente la foi divine et ce fou la sagesse humaine. Mais, pour la

survie et l'équilibre de la cité des hommes, la folie divine ne peut pas être le fait du grand nombre. D'où la solution de l'apparente contradiction de l'Église qui d'une part tolère fort bien qu'on ne prenne pas l'Évangile au pied de la lettre (qui, par exemple, oserait faire un commandement universel du « Vends ce que tu as » ou du « Tends l'autre joue » ?) et qui, d'autre part, exige qu'on prenne au pied de la lettre les préceptes moraux et ses propres commandements. Car si, dans le rapport de l'homme avec Dieu, la lettre sans l'esprit tue, dans les rapports des hommes entre eux la seule obéissance à la lettre suffit à assurer l'ordre social : peu m'importe au fond que cet homme ne m'ait pas volé par peur du gendarme, mon bien reste à moi ; ou qu'il ait « désiré ma femme dans son cœur » si l'adultère n'a pas eu lieu. — En d'autres termes, l'Esprit est électif, « il souffle où il veut », tandis que la lettre de la loi s'impose à tous. Ce qui justifie la distinction classique — et en apparence pharisaïque — que fait l'Église entre les commandements de Dieu et les conseils de l'Évangile : l'existence temporelle deviendrait également impossible dans la mesure où les hommes se mettraient, au nom de l'esprit vainqueur de la lettre, à relativiser les premiers et à généraliser les seconds...

Si un sage t'offre un poison
Bois-le sans crainte ;
Si un fou t'apporte le contre-poison
Rejette-le !

« Il n'y a ni vérité ni mensonge : tout apparaît selon la couleur du verre à travers lequel on regarde. » C'est déjà vrai pour les choses sensibles dont l'interprétation et le symbolisme dépendent des dispositions de chacun, mais dont l'existence objective et les attributs observables (poids, dimension, couleur, etc.) ne sont contestés par personne et sont communicables à tout le monde. Le poète ne « voit » pas les étoiles comme l'astrophysicien, mais reste d'accord avec lui sur ce point que les astres existent et que chacun

se situe à telle distance, émet tel rayonnement, se compose de tels éléments, etc. — Problème angoissant : en est-il de même pour les choses de l'âme et de l'esprit et, au sommet, pour Dieu ? En ce monde, chacun le voit, le sent en fonction de son miroir intérieur : Dieu jaloux de la Bible, Dieu miséricordieux de l'Évangile, Christ Pantocrator des Byzantins, Dieu vidé de sa puissance de Simone Weil, Dieu des moralistes ou Dieu des mystiques — lequel est le vrai ; lequel, quand tomberont ses voiles, nous apparaîtra dans le rayonnement d'une évidence commune à tous ? Ou restera-t-il à jamais revêtu de la couleur de chaque âme ? — « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père. » Est-ce à dire un Dieu différent dans chaque demeure aménagée pour chaque élu ? Monothéisme quant à l'essence divine, mais polythéisme quant à la participation de chacun à cette essence ? Un épi pour chacun, mais la gerbe à jamais voilée pour tous ?

Noël. — Indifférence croissante en surface, attraction désespérée en profondeur à l'égard du christianisme.

Vrai parce qu'incroyable. Incarnation : le pur Esprit prenant chair, l'éternel soumis au temps et l'infini à la limite, l'invisible qui apparaît, le silence qui parle. On n'en revient pas, au sens d'étonnement absolu. Conséquence : il ne faut pas en revenir, au sens de rejet lié à la déception et au doute.

Science et religion. — Le progrès dans la science consiste à aller de l'inconnu au connu, c'est-à-dire à réduire le plus possible la marge d'obscurité et de mystère qui subsiste dans son objet. Pour la religion, c'est exactement le contraire : on avance vers le divin en allant du connu (définitions dogmatiques, rites, morale, etc.) à l'inconnu, des lumières humaines aux ténèbres divines.

Le « Dieu de mon enfance » ? Je l'ai perdu pour mieux retrouver un Dieu-enfant...

Cloches de Pâques qui m'appellent en vain à l'Église. Jésus, la participation à votre agonie me détourne de votre Église. Mais votre Église aussi est en agonie, et ce qui m'éloigne d'elle, c'est que cette agonie reste indolore, sinon euphorique.

« Tout le mal vient de la forme des dieux » (Hugo). — Oui et non comme en toute chose. Les formes que nous donnons aux dieux posent des œillères et suscitent des fanatismes. Mais l'infini, aux regards humains, c'est aussi le vague, l'inconsistant s'il ne passe par la forme. Définition de la beauté par le même Hugo : « l'infini dans un contour » ; sans ce contour, l'infini se confondrait avec le néant. Et les dogmes, les rites, les commandements ne sont-ils pas au mystère ce que le contour est à la beauté ?

Prier sans espérance d'être exaucé. Ne me réponds pas, Seigneur : je mêlerais à ta réponse l'impureté de mon appel...

Critique méprisante de l'Évangile dans André Chénier — reflet du rationalisme de son siècle. J'y adhère à un certain niveau de moi-même. Plus haut, plus profond, je trouve dans les incohérences de l'Évangile un aliment pour ma foi. Dieu, en se faisant homme, a mis je ne sais quelle délicatesse à ne pas se présenter comme un modèle de perfection humaine. Son incarnation imite les inconséquences de sa création...

« L'Évangile, ce livre où l'on trouve tout ce qu'on y cherche », dit Chénier. Mais, traduit en langage humain, le verbe divin ne peut pas ne pas se contredire. Et l'orthodoxie (le droit chemin !) imposée par l'Église concerne le chemin humain, non le but divin...

Ce qui est premier en Dieu (qui est amour) est dernier dans la création. Dieu a commencé son œuvre par ce qu'il y a de plus étranger à lui : le chaos ; il l'a continuée par l'ordre de la matière inanimée, puis par la vie végétale et animale (avec sa rançon, le carnage universel), puis l'homme (avec sa raison dont il ne se sert, disait Goethe, que pour être tierischer als jedes Tier), enfin, à quelques très rares exemplaires, le sage et le saint, fragiles reflets de la transcendance divine en qui le point d'arrivée rejoint le point de départ — où le créateur, voilé jusque-là par sa création, se révèle enfin dans sa nudité, qui est amour.

La forme la plus pure du martyr. Ne pas diviniser ce pour quoi on meurt, mourir pour le moindre mal en tant que condition du plus grand bien...

Enracinement. — Les plantes sont rivées à un coin du sol. Problème : comment sauver l'enracinement sans verser dans l'étroitesse et le fanatisme ? L'arbre reçoit sa sève du coin de terre où il prend racine. Imiter jusqu'au bout l'arbre qui se nourrit à la fois d'humus et de lumière. Synthèse du particulier dans ce qu'il a de plus borné et de l'universel ignorant les limites du temps et du lieu...

Approche de Noël. — Ce Dieu qui n'achève jamais de renaître — pour être recrucifié. L'éternel calvaire projetant son ombre sur l'éternel Bethléem...

Contradictions dans le Nouveau Testament: « On ne met pas de vin nouveau dans les vieilles outres », ce qui implique la rupture avec le passé et la tradition. Ailleurs : « Ecce nova faciam omnia » et le « nouvel homme » de saint Paul. Mais aussi : « Je ne suis pas venu détruire, mais accomplir. » « Celui qui enlève un iota à la loi sera le plus petit dans le royaume des cieux. » Conclusion : dans quelle mesure et jusqu'à quel point le conservateur de l'Éternel doit-il être révolutionnaire dans le temps ?

Pureté impossible. Nous vivons dans le mélange et du mélange. Mais ne jamais perdre du regard ce qui n'est pas et ne sera jamais à la portée de nos mains...

Morales, usages, conventions, etc. — Ce sont les garde-fous qui permettent au zoon politikon de franchir, sans trop de dommages pour lui-même et pour les autres, ce pont entre le temps et l'éternité qu'est la vie terrestre. — À noter que ces garde-fous sont souvent aussi impitoyables pour les très hautes vertus que pour les vices : le Christ crucifié entre deux voleurs en offre l'exemple suprême...

Mot d'un chef chiite à un journaliste qui lui demande : « De quelles armes disposeriez-vous contre les Américains ? » Réponse : « Nous avons Dieu. » — Toujours ce Dieu cautionnant et exaltant les passions de l'homme. Le fanatisme augmente en fonction de la mauvaise qualité de la foi — et il peut conduire à la plus basse qualité du martyre — tels ces commandos-suicide où s'identifient l'assassin et la victime. Ce qui conduirait au rationalisme d'un Voltaire — à condition d'oublier qu'il y a aussi un fanatisme de la raison (le mot est de Frédéric II) — lequel s'est manifesté avec éclat dans la Révolution française. En fait, l'homme est fanatique d'instinct, même dans l'antifanatisme, idolâtre jusque dans sa rage de renverser les idoles, chacun croyant posséder le vrai Dieu, l'idole étant le Dieu du voisin. Et quant au vrai Dieu, il ne se révèle qu'aux

êtres doués du sens du mystère, ce qui implique dans l'âme l'adoration et dans l'esprit le scepticisme...

Simone Weil : « Être enraciné dans l'absence de lieu. » C'est l'ultime démarche de la pensée et de l'âme. Les « metaxu » s'effacent un à un ; on est seul devant Dieu, dans la nuit et dans le froid, mais cette nuit est plus vraie que la lumière tremblante de la ville humaine et ce froid moins trompeur que la chaleur animale qui émane du troupeau. La brebis, au bout du chemin, partage la solitude du berger...

Rien ne remplace Dieu — leitmotiv de l'apostolat. Contrepartie : Dieu ne remplace rien (ou « ne fait pas le poids » comme dit Simone de Beauvoir). Dure oscillation entre la fausse réponse et le silence infini...

Dieu, la vie éternelle, etc. — La conception que j'en ai et toute la gamme des sentiments qui s'y rattache sont les fruits élaborés par des siècles de civilisation et de culture ; c'est du social converti en vie intérieure. Qu'en restera-t-il après la mort, cette rupture du cordon ombilical qui me relie à la cité des hommes ? Qu'est-ce que cette patrie dont le seuil est le dépaysement absolu ?

Visite du Père X. — Sa question : comment faire sentir aux hommes que Dieu est amour, que Dieu les aime, alors que tout, dans la nature, dément cet amour ? — Il y a bien l'attraction universelle (Amor che muove il sole e l'altre stelle, dit Dante...) mais quel rapport entre la gravitation des astres ou la polarité des sexes et l'amour tendresse, offrande, éblouissement, gratuité, mystère ? L'harmonie n'est pas l'amour, et l'amour est déchirement plus

qu'harmonie. L'Apôtre parle des « profondeurs de Dieu » (altitudines Dei) : il faut y croire au-delà des lois de la nature. Se dire qu'à l'isolement tragique de l'homme dans la nature répond l'isolement de Dieu dans son essence incréée. La prière est le trait d'union entre ces deux solitudes, ces deux exils. Sans quoi l'apparition de l'homme n'est qu'un faux pas, un lapsus de la nature et son cri vers l'éternité celui d'un orphelin qui n'a jamais eu de père. Pas d'écho à ce cri dans la création où tout passe et meurt. J'en appelle de la création à l'incréé, du Dieu qui m'a fait au Dieu qui m'attend...

Conversation avec O. sur l'agonie du Christ à Gethsémani et sur la croix. Noyau indissoluble de néant et de nuit qui me rattachera toujours au christianisme. Dieu désespérant de lui-même et, si j'ose dire, Dieu mourant athée...

Vertige du néant qui suit la conscience de l'absurdité d'espérer. Mais se dire aussi que l'agnosticisme et les philosophies de l'absurde sont également des apports de la société et de la culture. Et que le choix est en nous, dans le centre vierge de l'âme, entre le oui et le non à un Dieu voilé...

Éternel postulat d'Hermès. Le séducteur s'adresse presque à toutes les femmes (« J'ai reçu votre circulaire du... », répondit Mme X à un don juan de province) ; le zèle de l'Apôtre fait encore moins d'exceptions : « Allez, enseignez toutes les nations... » La différence : le premier travaille pour son compte et le second pour son Dieu. Mais, parmi les apôtres, combien sont assez purs, assez dépouillés d'eux-mêmes pour que l'adjectif possessif: mon ne déteigne pas sur le substantif : Dieu ?

Messes ces derniers jours. Tout ce qui fut l'objet radieux de ma foi m'apparaît maintenant, non seulement irréel, mais dérisoire — comme une fumée dont les contours se dissipent au soleil monstrueux de l'évidence. Je ne sais, je ne crois plus rien. Et je crois encore, comme on agonise, comme on meurt. Foi nue, athéisme vécu jusqu'au fond de ma sensibilité et refusé par le centre insensible et insenti de mon être. Au nom de quoi ? De l'innommé...

Dieu n'est pas : évidence extérieure. Dieu est : évidence intérieure. À chacun de choisir. Aux plus désespérés, à ceux que broie l'évidence extérieure et à qui le destin refuse l'évidence intérieure, je voudrais crier jusqu'à mon dernier souffle : Choisissez Dieu, croyez à l'Amour, soit par fidélité à l'Être voilé par les apparences, soit par défi du néant qui pense au néant qui règne...

Deus absconditus. — Ce Dieu caché, c'est le Dieu d'amour. Car rien dans la création, sauf chez l'homme — ce tard et ce mal venu — ne laisse apparaître une trace de bonté, au sens que nous donnons à ce mot. La nature, alternativement douce et cruelle, est indifférente au bien et au mal comme la nécessité qui la régit. Et si Dieu est amour, c'est dans le repli secret de lui-même, non seulement incréé, mais incréateur. Et c'est là qu'il faut le chercher, à travers le voile d'indifférence de la création...

Dieu, appel sans réponse en cette vie, réponse sans appel de l'autre côté de la vie.

Éblouissement aveuglant devant cette banalité : Dieu, la seule entité sans laquelle tout chavire dans le chaos, ce centre, ce foyer, ce pivot de l'univers fait question. An Deus sit ? puis Videtur quod non, premiers mots de la Somme de saint Thomas. Après quoi, mille arguments qui se veulent des preuves en faveur de l'existence de Dieu et qu'un autre grand esprit peut retourner comme un gant. — Pas de videtur quod non pour une araignée ou un brin d'herbe : leur réalité s'impose à tous les regards et l'être infini se discute ! La foi ? mais c'est un privilège accordé à quelques-uns et dont les « certitudes » sont encore objets de discussion. Nous ne sommes certains que de ce qui existe et nous doutons de ce qui est. Est-ce donc leur alliage de néant qui fait l'évidence des choses ?

Surestimation de la responsabilité humaine dans le christianisme. D'un côté, une promesse infinie, le ciel ; de l'autre une menace non moins infinie, l'enfer. Avec cette différence que l'homme, étant sans commune mesure avec Dieu, ne mérite pas le ciel et ne peut y accéder que par une élection gratuite, tandis que son péché, borné cependant comme ses vertus, mérite l'enfer. D'où la question : est-ce seulement dans le mal que l'homme est de plain-pied avec Dieu ? Le Christ a dit pourtant : « Pardonnez-leur, mon Père, car ils ne savent ce qu'ils font... »

Éternel mot de Blanc de Saint-Bonnet : « Dieu a créé l'homme le moins possible. » — Comme s'il avait laissé tomber en lui une goutte de sa solitude incréée et de sa puissance créatrice. Et cela jusqu'au point de se retirer de sa création pour se laisser à son tour recréer par l'homme...

Fidéisme ? Non : abdication raisonnée et volontaire de la raison devant le mystère dont elle éclaire assez les contours pour savoir qu'elle est condamnée à n'en jamais pénétrer le centre...

Nietzsche, sur le christianisme : « Un Dieu qui est entré dans le monde par la porte de l'adultère et qui en est sorti par celle d'une mort infamante. » Mal commencé et mal fini. L'asocial, sinon l'antisocial. Ce Dieu insortable se devait d'avoir pour épouse cette mère de sagesse, de prudence, de légalité, de conformisme qu'est la Sainte Église. Deux époux qui se complètent : l'un allumant sans fin le feu sacré, l'autre confinant ce feu dans un foyer bien grillagé afin de prévenir à la fois l'extinction — et l'incendie...

Dieu : ce oui, somme explosive de tous les non...

Ma voie et ma vérité. — Jeter sur l'énigme de la vie et de la mort un regard lavé de tous les apriorismes inscrits en moi par les traditions, les cultures, les religions — par tout ce qui passe par le canal de la société où je vis. Tâche impossible, car je ne peux pas m'abstraire totalement de ma condition d'homme et d'héritier. Mais, du moins, regarder, du fond le plus nu de mon être, tout cet héritage déposé dans mon berceau et qui s'évanouira dans ma tombe ; et puisque je ne suis pas un dieu et que je ne peux pas retailler le monde à la mesure de mes vœux, choisir entre tous ces dieux, étrangers ou opposés les uns aux autres, qui sollicitent ma foi à travers les remous ténébreux de l'histoire humaine, celui qui répond le mieux à mon cri indéradicable vers la lumière et vers l'amour. Et choisir le Christ comme si personne ne l'avait choisi avant moi, comme si personne ne m'avait parlé de lui. Refaire le pont entre la nudité de ma naissance et la nudité de ma mort. Croire que Dieu est amour au-delà des démentis de la vie et de la trahison suprême de la mort. Nourrir la foi du scepticisme, la lumière de la nuit,

l'espérance du désespoir, l'adoration de la révolte. Car « Seigneur, à qui irions-nous ? »

Horreur grandissante du troupeau. Je ne crois qu'aux rencontres des brebis égarées en quête du pasteur absent...

Nietzsche : « D'autres oiseaux voleront plus loin. » — Postulat d'Hermès appliqué à la persévérance à travers l'échec, à la fidélité aux causes perdues. Obstination héroïque (« point n'est besoin de réussir pour persévérer ») ou entêtement stupide, par exemple dans le domaine économique, où nos bons socialistes restent accrochés à des principes qui ont fait cent fois leurs preuves négatives. — Critère de discernement : plus l'objet désiré débouche sur l'inconnu et sur le mystère (l'amour, la beauté, le sacré...), moins l'échec doit être dissuasif; plus au contraire il s'agit de choses terrestres, matérielles et objets de sciences à peu près exactes, plus l'échec commande un changement d'orientation et plus la fidélité relève de l'utopie, au pire sens du mot : errare humanum, perseverare diabolicum. Deux exemples extrêmes : s'obstiner à prier à travers l'épaisseur du silence de Dieu et des prières inexaucées et s'acharner à pêcher dans une rivière dont l'observation a prouvé qu'aucun poisson ne l'habite...

Et je ne comprends rien à l'être de mon être, Tant de dieux ennemis se le sont disputés...

(Maurras)

Faire taire en moi ces disputes de dieux pour un oui aveugle et inconditionnel à tous les noms, à tous les visages du même Dieu innommé dont seules nos limites font des dieux ennemis...

Ma dernière et indéchirable attache au christianisme. Si, par hasard, tout n'était pas livré au hasard ; si, au mépris de toutes les évidences, Dieu était amour, je veux mourir dans cet amour, car je ne me consolerais jamais, en découvrant son visage, de l'avoir méconnu sous ses voiles.

Omnia cooperantur in bonum. — En d'autres termes, « le diable porte pierre ». Lorsque apparaîtra dans sa splendeur l'édifice divin à la construction duquel le diable et ses serviteurs auront collaboré sans le savoir, l'effacement du crime n'entraînera-t-il pas l'absolution des coupables ?

Le profane et le sacré. — Texte de Lévinas : « La voilà donc l'éternelle séduction du paganisme, par-delà l'infantilisme de l'idolâtrie : le sacré filtrant à travers le monde. Le judaïsme n'est peut-être que la négation de cela. » — Mais le christianisme et sa théologie de l'Incarnation? Dieu ne se serait-il incarné que pour nous inviter à la désincarnation ? Et n'est-ce pas médire de lui que d'opposer sa grâce à sa création, que de dénier à l'immanence tout reflet de la transcendance ? Tentation du manichéisme à repousser comme celle d'un monisme horizontal...

Scepticisme toujours plus aigu dans l'esprit et foi toujours plus aveugle au fond de l'âme. À la manière d'un iceberg dont la partie émergente douterait de tout et la partie immergée ferait confiance au Tout...

Transmission et trahison. — Tout canal humain est l'un et l'autre, à proportion variable suivant les temps et les lieux. Y compris l'Église (casta meretrix, disait-on au Moyen Age), mais pourquoi vient l'heure où l'on est sensible à ce qu'elle trahit plus qu'à ce qu'elle transmet ? Il faut se dire alors que c'est à la lumière de ce qu'elle a transmis que nous prenons conscience de ce qu'elle a trahi. Nietzsche parlait de la conscience chrétienne, aiguisée pendant des siècles par l'examen de conscience et la confession et qui, au terme de cet impitoyable examen, se retournait contre elle-même...

Toujours l'apologue du Grand Inquisiteur. — Connaissant trop bien l'homme, l'Église d'autrefois usait à son égard des deux procédés qui respectent le moins la liberté : la sécurisation (l'homme mis en lisière de la naissance à la tombe) et la terreur: l'enfer promis aux rebelles...

Nuit de l'esprit. — Épreuve de la foi, non seulement par l'invasion des ténèbres (on ne sait, on ne sent plus rien des choses divines), mais par l'éclatante, l'insoutenable évidence des certitudes opposées. On est comme inspiré par un Antidieu qui nous dévoile tous les mécanismes (historiques, psychologiques, sociologiques) de la foi d'une façon si irréfutable que tout effort pour se raccrocher à cette foi fait l'effet d'un lâche refus de la vérité. « Ce Dieu dont je suis sûr », titre d'un livre récent. Je suis envahi par la certitude contraire : celle d'un Dieu dont je suis sûr qu'il n'est qu'un rêve de l'homme. Et ma foi doit surmonter, non plus le doute, mais la négation. Le croyant en Dieu lutte en moi contre le voyant de l'absence de Dieu.

Religion : Dieu comprimé jusqu'à l'homme. Mystique : l'homme dilaté jusqu'à Dieu.

Retrait de Dieu (kénose, Simone Weil...) Omnia aversa. Dieu de qui tout dépend dans le ciel et qui dépend de tout sur la terre — lié chez les hommes au tissu de la nécessité et aux accrocs du hasard. Et que nous avons le monstrueux pouvoir de laisser mourir — ou de tuer. Seigneur, aie pitié en moi de ton image...

Un Dieu qui donne tout et ne garantit rien. Le contraire de ce qu'on appelle ici-bas un placement sûr...

Le seul tremblement sacré : celui qu'on éprouve devant la pureté qui pardonne et non devant la puissance qui punit. Devant un Dieu couronné d'épines et tenant un sceptre de roseau...

Saint Grégoire : « De l'économie des sociétés terrestres dépend l'élargissement des voies du ciel. » — Oui et non. Car si la bonne économie des sociétés terrestres favorise le salut des individus, la mauvaise économie, en rendant la voie plus ardue par la multiplication des obstacles entre l'homme et Dieu, rend aussi plus intérieure, plus personnelle, plus surnaturelle la démarche de l'homme vers Dieu. Les résistances du Gros Animal social ouvrent ainsi la porte à la grâce. Les brebis mal gardées par les bergers terrestres vont directement au bon Pasteur hors du réflexe servile du troupeau...

Nietzsche et l'apologue du lac qui, lassé de s'écouler dans un fleuve, construit un barrage et voit s'élever indéfiniment son niveau. Ainsi, dit-il, de l'homme quand il cessera de s'écouler dans le sein

d'un Dieu. — Mais le fleuve va vers l'océan : choix entre l'immense abîme où l'on se perd et la chétive altitude qu'on gravit...

Les yeux ouverts (titre d'un livre de Marguerite Yourcenar). — Ouverts sur une double évidence : celle du mal et du néant qu'impose du dehors le spectacle du monde et celle du Bien et de l'Être dont l'intuition et l'appel palpitent invinciblement dans les profondeurs de l'âme et jusque dans nos cris de désespoir. Choisir la seconde, c'est recréer Dieu en nous ex nihilo...

La balance et le glaive. — Ces deux symboles de la justice, distincts ici-bas (le juge condamne et le bourreau exécute) ne feront qu'un dans l'éternité. Notre conscience, enfin réveillée, sera simultanément la balance sans erreur et le glaive sans pardon...

Poésie. — Le poète, alchimiste du verbe, rend à la création la pureté, l'innocence de l'incréd. La création divine descend de l'éternel dans le temps ; la création humaine remonte du temps vers l'éternel...

Catéchisme de mon enfance : « Pourquoi Dieu vous a-t-il créé et mis au monde ? — Pour Le connaître, L'aimer, Le servir et, par ce moyen, gagner le paradis. » Au terme de ma vie, je rectifie : Pour Le connaître afin de mieux L'ignorer, pour L'aimer dans cette nuit et pour Le servir sans espoir de récompense...

« Dieu, présence absente » (Simone Weil). — Et d'autant plus intérieure dans l'ordre de la pureté qu'elle s'efface davantage dans l'ordre de la puissance.

Libera nos a malo. Du mal-péché, non du mal-souffrance et transformant le mal-péché en mal-souffrance...

Péché originel. — « Et leurs yeux s'ouvrirent. » Ce qui signifie qu'ils tombèrent dans le mal dès qu'ils surent distinguer le mal et le bien. Jusque-là, ils ne connaissaient que le Bien pur. Et leurs yeux se fermèrent au Bien pur en même temps qu'ils s'ouvraient sur le bien et sur le mal...

L'homme fut alors livré à l'erreur et au péché, nous dit un vieux catéchisme. Pour Ève et Adam, le péché engendra l'erreur ; pour nous, l'erreur engendre le péché qui aggrave à son tour l'erreur — cercle sans fin.

Le même catéchisme parle, à propos d'Ève, du péché de curiosité. Ainsi, la curiosité, source de toute science humaine, devient péché dès qu'elle s'applique aux choses divines. Le mystère se donne au consentement, non à la clairvoyance...

« Plus que tout mouvement, la sagesse est mobile » (Livre de la Sagesse). — Adapter l'éternel au temps — afin de rendre le temps à l'éternel...

J'aime notre époque parce qu'elle nous force à choisir entre la puissance de l'homme et la faiblesse de Dieu. Religion nue où l'attente du miracle fait place à l'adoration du mystère...

Dans le sillage de Simone Weil : Dieu, débiteur de l'homme dans ce sens qu'il s'est effacé pour lui donner l'existence et la liberté. Lui remettre cette dette en lui rendant effacement pour effacement, et

consentir à la mort par quoi l'existence s'abîme dans l'Être et la liberté dans l'amour...

Heidegger : « L'homme, berger de l'Être. » Évangile : « Vigilate et orate. » La vigilance implique la veille (origine des mots veilleur, vigile). À l'opposé, les apologistes du rêve comme Héraclite : « l'homme voit quand il dort, il est aveugle quand il veille » — ou Novalis : « Unser Leben ist kein Traum, aber er soll einer werden. » Le vrai gardien de l'Être est celui qui, réveillé, reste fidèle à ce qu'il a entrevu dans ses plus beaux rêves...

Deux textes de l'Écriture où éclate la misère de l'homme qui défigure tout, jusqu'au bien et la miséricorde de Dieu qui transfigure tout jusqu'au mal : « Quasi pannus menstruatae universae justitiae vestrae » et « Peccata vestra quasi nix dealbabuntur. »

Fidélité : mémoire de la source et pressentiment de l'océan dans la vague fuyante du fleuve...

Mœurs, morale, côté formel de la religion. Autant de règles qui limitent les chocs sans assurer l'harmonie...

Religion de demain ? — Je rêve d'une conciliation entre le semi-panthéisme d'un Teilhard (« la sainte matière », « aller au ciel par l'achèvement de la terre », etc.) et le semi-dualisme de Simone Weil qui met trop l'accent sur la coupure entre la pesanteur et la grâce. — D'une part, rendre à Dieu tout ce que lui refuse un légalisme qui projette dans le ciel les limites et les remparts de la cité terrestre ; de l'autre, affirmer de plus en plus l'infini et la transcendance de son mystère. Un Dieu intérieur à tout et au-delà de tout. Tout conduit à Lui dans la création, mais rien ne l'atteint dans son essence

insondable, et les « metaxu » (cf. Simone Weil) ne sont pas des ponts entre la terre et le ciel, mais des jetées au terme desquelles nous attend la chute sans retour dans l'océan inconnu.

Si Dieu est, je veux désespérément que ce soit le Dieu de ma patrie et de mon enfance. Mais ma « balance intérieure » reste désespérément égale entre le mot du Christ : « Je suis la Vérité » et la réponse de Pilate : « Qu'est-ce que la vérité ? » — Avec cette différence que mon scepticisme ne va jamais jusqu'au lavement de mains du préteur. Mot profond de Sacha Guitry : « Je doute en Dieu. »

Choix entre l'âme, lanterne magique qui jette sur la vie des couleurs idéales, et l'esprit, lumière nue qui dénude toute chose jusqu'aux confins du néant — entre « l'illusion féconde » et la vérité stérilisante? À moins que (selon Hugo) l'autre côté de la chimère ne soit, au-delà de la mort, la vérité...

Hugo, sur Dieu qui permet le mal : « Étant partout, peut-il invoquer l'alibi ? »

Le mal : faux problème et vrai mystère. Et d'autant plus impénétrable que notre conscience est comme un miroir qui mutile ce qu'il réfléchit...

Se donner pour fin l'infini. Aller jusqu'au bout, jusqu'au fond des choses humaines, c'est se condamner d'avance à la régression vers leur contraire. La fin éternelle dévore les fins d'ici-bas. Car tout finit

mal en ce monde, dans le sens de rupture, d'avortement et d'oubli. Seul finit bien ce qui ne finit jamais...

Une amie me dit que si quelque machine à explorer le temps me mettait en face de Socrate, de Sénèque ou de Marc-Aurèle, je me sentirais d'emblée « en famille » et que le dialogue naîtrait de lui-même. Tandis que, devant un prophète hébreu, je ne saurais que penser ni que dire. Ce qui est vrai. Je me sens d'instinct, du moins par l'admiration, au niveau des sages et profondément dépaysé devant les voyants — parmi lesquels je distingue les mystiques, témoins et amants de l'insondable mystère, et ceux qui « détaillent » ce mystère en révélations plus ou moins précises — les annonciateurs de l'avenir par exemple. Un saint Jean de la Croix m'éblouit sans me dérouter, les enfants de Fatima me laissent gêné et sceptique...

21 janvier : sainte Agnès. — Rêves d'enfance qui confinent à la légende. Le sens critique agit comme une meule qui aiguisé le merveilleux jusqu'au mystère...

Marie Noël sur le prophète et le prêtre : « Je préfère un prêtre à cent prophètes. » Je traduirais : une lampe à cent éclairs, le prêtre étant la lampe et le prophète l'éclair. D'où le bienfait des églises. Et leur danger : la même Marie Noël avoue qu'au temps du Christ, elle aurait été du côté des pharisiens...

Toujours Marie Noël. — Tension, en Dieu, entre le Créateur et le Sauveur, entre le Dieu qui sème la vie et la mort dans le même geste et le Dieu qui ressuscite les morts. D'où, pour l'homme, l'alternative entre vivre pour mourir (Sein zum Tode) et mourir pour vivre — d'une autre vie. Entre deux morts dont l'une nous reprend tout et l'autre nous rend tout — dans une autre lumière. Entre le cimetière inévitable et le ciel problématique...

L'autre vie est au fond de toutes les idées, L'idée est un reflux calme d'éternité.

(Hugo)

Simone Weil : « Nous ne pouvons vivre que dans le temps, nous ne pouvons penser que dans l'éternel. »

Évangile du jour : cet inconnu qui attend Pierre et ses compagnons au lever du jour sur les bords du lac et leur ordonne de jeter le filet qui s'emplit aussitôt de poissons. « Mais c'est le Seigneur ! » s'écrient-ils. Comme les disciples d'Emmaüs, ils ne le voient pas au premier regard, mais le reconnaissent après un temps. Pour trouver Dieu, il faut que le regard se renverse, devienne intérieur. Danger d'illusion subjective, c'est trop vrai. Mais c'est pourtant en descendant jusque-là qu'on trouve l'objet irréfutable de la foi : Dieu, sujet absolu...

Deux puretés : celle de l'origine et celle de la fin. — Mais comment supporter, dans l'oubli de l'origine et dans l'ignorance de la fin, les illusions et les souillures de ce passage qu'on ose appeler la vie ? — Pureté : elle n'existe que dans le néant ou dans l'absolu de l'être — l'accès au second passant par le consentement au premier, c'est-à-dire par le renoncement à l'existence, pont branlant entre le néant et l'être...

Dernière étape de la sagesse : savoir qu'on ne sait pas ce qu'on sait.

Les « maîtres du soupçon » (La Rochefoucauld, Nietzsche, etc.) — psychologues qui relativisent tout l'humain jusqu'au néant et dont on peut retourner les arguments contre eux-mêmes. Une seule bouée de sauvetage : qu'est-ce donc qui nourrit en nous ce soupçon à l'égard des mécanismes psychologiques, sinon ce qui leur échappe et les juge, à savoir l'âme et son besoin irréprouvable d'une pureté irréelle à force de vérité. Pas de réfutation du relatif sans cette intuition d'un irréfutable absolu...

Rêve cette nuit. Pressentiment du Ciel mêlé à un doute sur la réalité de ce bonheur et à la crainte diffuse du réveil. Les élus connaîtront-ils cette anxiété et Dieu aura-t-il besoin de leur répéter sans fin : Non, ce n'est pas un rêve ?...

Ne jugez pas. — Aussi longtemps que je hais mon ennemi, je suis son complice : je déteste en lui ce qui en moi lui ressemble...

La brebis égarée plus chère au Pasteur que l'ensemble du troupeau. Peut-être parce qu'elle lui rapporte je ne sais quel parfum d'herbes sauvages et de liberté — et peut-être aussi parce que, du fond de son égarement, elle l'a préféré alors que les autres brebis n'ont fait que le suivre. De sorte que c'est en s'égarant qu'elle l'a vraiment retrouvé...

Beau mot de Veillot, désarmé par la maladie : « Je cherchais en Dieu un bouclier. Sur cent héros, quatre-vingt-dix-neuf n'ont de force que dans leur armure. » — Le glaive qui «sépare l'âme de l'esprit» brise cette armure faussement divine qui nous rend en même temps

invulnérables et insensibles. C'est le cas par excellence des doctrinaires et des polémistes de tout plumage — parfaits guerriers dans la mesure où ils donnent des coups sans recevoir de blessures...

Justice divine : étrange balance où ne « fait le poids » que ce qui, en nous, échappe à la pesanteur...

« Adam et Ève eurent honte d'être nus et Dieu leur fit des vêtements » (Genèse). — Puis l'homme fit des vêtements à Dieu : tous ces voiles du numen tissés de nuit, de fatalité et d'épouvante. Voiles qui se déchirent aujourd'hui sous la poussée de la raison et de la science. Reste alors le choix entre l'oubli d'un Dieu mort et l'adoration d'un Dieu nu...

Mot d'une amie : « Je ne suis plus chrétienne que par politesse. » Je réponds que c'est encore beaucoup — plus en tout cas que si c'était par vitesse acquise ou routine. Car la politesse exige un effort, un combat contre soi-même (agera contra) et, par là, s'apparente à la fides de non visis et au contra spem in spe...

Nietzsche : « Toute joie éternelle languit après les choses manquées. » Un Dieu qui a besoin de l'imperfection, de la souffrance, du mal. Les « ratés » de la création, matière à la transfiguration : Qui mirabiliter condidisti, mirabilius reparasti. — Mais par quel mystère la nature aurait-elle besoin d'être défigurée pour être transfigurée ?

Texte de Bossuet où il est insinué que les serments d'éternité échangés et trahis sans fin ici-bas par les amants seront tenus par Dieu, mais dans l'enfer. J'ai peine à croire que les illusions nées du temps décideront de l'éternité...

Dieu est injuste — cri des innocents en proie au malheur. Sera-t-il juste dans l'autre monde ? Tout pardonner est aussi une injustice aux yeux de la prudence humaine. — Un Dieu, pas assez juste en ce monde devant les triomphes apparents du mal, et trop bon là-haut par excès de miséricorde, de sorte que les hommes épris de stricte justice resteront toujours sur leur faim.

Maurras : « Balance, le plus faux des symboles divins » : un Dieu oscillant entre le déni de justice dans le temps et la miséricorde dans l'éternité...

Légendes héroïques. Historiquement fausses, mais transcendentalement vraies — projection de l'éternel dans le passé, de ce qui est dans ce qui ne fut pas...

Aimer Dieu ? Comment peut-on aimer l'inconnu ? me demande X. Réponse : Mais n'est-ce pas déjà l'inconnu qui nous attire dans les créatures ? Plus d'amour là où il n'y a plus de mystère. Aimer une femme, c'est pressentir l'infini à travers une forme. « Sentir l'être sacré frémir dans l'être cher » (Hugo) — ou Goethe : « das ewig-weibliche zieht uns hinan. » Mais la bassesse de notre nature fait que nous avons besoin de prendre pied sur le visible avant de déployer nos ailes dans l'invisible. De sorte que l'homme, « borné dans sa nature, infini dans ses vœux », se voit condamné à aimer les créatures au-delà de la créature et Dieu en deçà de Dieu...

Évangile : coïncidence ineffable entre l'exigence totale et l'indulgence absolue...

Marie : pôle féminin du christianisme : la miséricorde qui désarme la justice. L'amour d'une mère ignore le glaive comme la balance...

Conversation avec Ch. sur la purification de la pensée et du désir des choses divines. Ne pas « en rajouter », retrancher plutôt, «laisser réduire », comme dans l'art culinaire. Et, paradoxalement, au terme de cette réduction, l'infini...

« Dieu — toi qui n'es plus rien à force d'être tout. » — Mystère de l'Incarnation : Dieu rétréci jusqu'à l'homme et par là plus accessible. Mais ici nouveau danger. Car si le Dieu-tout, en débordant notre faculté d'attention, incline à l'indifférence, le Dieu-quelqu'un, en attisant notre ferveur, donne prise au fanatisme. Issue : non pas voir Dieu à travers le Christ, mais voir le Christ à travers Dieu...

Paraboles de l'Enfant prodigue et de la Brebis égarée. Dieu semble préférer celui qui revient à lui à celui qui ne l'a jamais quitté. Retour de l'homme à Dieu, conséquence du retrait de Dieu sur lui-même dans l'acte créateur...

Gethsémani. — Le Dieu occulté par l'homme, Jésus se réveillant de sa divinité comme d'un rêve. — Mot d'un incroyant : « Il s'était cru Dieu ; il a appris ce jour-là qu'il n'était qu'un homme. » L'incarnation ne fut totale qu'au prix de cet anéantissement...

D'un moraliste inconnu : « On ne sait rien sans Dieu, on sait encore moins avec lui. » — Passage de l'énigme au mystère, l'insondable plus profond que l'insoluble...

Levain d'éternité déposé par Dieu dans chaque être humain. Question : ce levain, s'il reste ici-bas sans effet sur la pâte des jours, survivra-t-il à la mort ? Mythe de Chronos : ceux qui n'ont vécu que dans le temps et pour les choses du temps seront-ils dévorés par le temps ?

Slogan du « chrétien adulte ». — Question : un homme vraiment adulte peut-il encore être chrétien ? Oui, à condition d'assumer toute la lucidité myope de l'âge adulte, puis d'en sortir pour remonter, au-delà de l'enfance, jusqu'à l'état prénatal, jusqu'au regard du Dieu qui l'a créé et qui l'attend hors du temps...

Appel éternel de l'homme vers une vérité, une justice, un amour absolus. Qu'est-ce que cela veut dire ? Absolu signifie étymologiquement délié. Or, toute vérité, toute justice, tout amour impliquent une relation, donc un lien. Et pourquoi le mot relatif est-il, dans le langage courant, synonyme d'imparfait ? Exemple : quel amant oserait dire à sa bien-aimée : Je t'aime relativement ? D'où la nécessité de remonter à l'être absolu (Dieu) pour trouver une relation exempte de relativité...

Sondage qui nous apprend que plus de la moitié des Français croient au surnaturel, à l'irrationnel. — Mais qu'entend-on par croire ? La foi, au sens large du mot, n'a rien d'irrationnel ni de surnaturel, car d'expérience on apprend que, quel que soit son objet, elle se révèle comme une puissance agissante dont les effets sont objectivement constatables, tels par exemple ceux du placebo en

médecine. L'illusion, là où elle existe, concerne donc l'objet de la foi, et non ses effets. Illusion d'ailleurs nécessaire pour que l'effet se produise : le placebo n'est efficace que si le malade voit en lui un vrai remède. La vérité de l'effet repose sur l'erreur quant à la cause. De même, le croyant attribue les effets bénéfiques de sa foi à son Dieu et non à sa foi. Étrange humilité de l'homme dans ce besoin qu'il a de chercher hors de lui-même la source d'un pouvoir qu'il porte en lui-même. Qu'en est-il alors de la foi religieuse ? Ici, l'objet — interior intimo — se confond avec le sujet : la foi, c'est Dieu lui-même, intérieur à nous. Et la purification de la foi, toujours mêlée d'alliages humains au départ, consiste paradoxalement d'une part à « désobjectiver » Dieu en le ramenant à cette intériorité absolue et, de l'autre, à le « déssubjectiver » (au sens courant du mot subjectif qui désigne tout ce qui, dans l'homme, ne va pas au-delà du cercle étroit des réactions et des interprétations superficielles du moi isolé) pour le rejoindre dans la profondeur mystérieuse où s'efface la frontière entre la créature et le créateur...

« Celui qui met la main à la charrue et regarde en arrière... » Et aussi : « Laisse les morts enterrer leurs morts... » — Mais que deviennent alors la tradition, l'héritage ? Le passé, viatique ou fardeau ? L'un ou l'autre suivant que notre fidélité est renouvellement ou répétition. N'en retenir que les leçons éternelles, empreintes du ciel sur la terre, toujours mêlées ici-bas aux projections illusoire de la terre sur le ciel.

Aristote : « L'espérance, ce rêve de l'homme éveillé. » — Le christianisme en fait une vertu quand elle cesse d'être un sentiment. Chute des illusions : dévoilement de l'espérance, à condition de situer son objet dans l'inconnu et dans l'impossible. Alors, chaque démenti du temps purifie notre attente de l'éternel...

Vertus théologiques. — Abandon à l'inconnu. Folie pour la raison et pour la sagesse humaines. Tout ce qui est sans fond est aussi sans fondement...

L'homme, « roseau pensant ». — Dernière écume de la dernière vague de l'océan cosmique en qui le temps meurt en tremblant sur la plage immobile de l'éternité...

Vu du dehors, le mal appelle le châtement; vu du dedans la pitié. Et comment douter de la miséricorde d'un Dieu « plus intérieur à nous que nous-mêmes » ?

« Nous devons cesser d'être des hommes qui prient pour devenir des hommes qui bénissent » (Nietzsche). — Très proche de la mystique éternelle ; plus de prière de demande : le Fiat absolu, le ...Panta kala lian de la Genèse passant de la bouche du créateur dans celle de la créature.

« Entre l'énigme mienne et le mystère tien », écrit trop galamment Valéry à sa dernière maîtresse. — Différence entre ces deux termes : l'énigme qui se présente à nous du dehors nous invite à ouvrir les yeux pour la résoudre ; le mystère, où nous baignons déjà intérieurement, nous invite à les fermer pour nous y dissoudre...

Une amie, après une lecture de l'Évangile : « Il faut tout comprendre à demi-mot et ne rien prendre au pied de la lettre. » Symbolisme de cette dernière formule : oubli de l'esprit dont la lettre n'est que le support. Le pied sans l'aile...

Fragile équilibre à garder entre l'enseignement des docteurs de la loi qui ne savent rien de l'amour et celui des « maîtres d'amour » qui font fi de la loi. Parabole du terrain et de la semence : les premiers, à force de circonscrire et de retourner le terrain, en arrivent à oublier la semence et les seconds jettent la semence sans égard à l'aménagement du terrain. Conséquence : la loi sans l'amour, terre stérile, ou l'amour sans la loi où la graine avorte...

Le nécessaire et le Bien dans Platon. Le Bien ne saurait exister sans le nécessaire : *primum vivere*. Y a-t-il réciprocité ? Non, en surface ; oui en profondeur, car sans un rayon, fut-il illusoire, du Bien, l'homme finit par étouffer sous le poids des nécessités. Évangile : « *Porro unum necessarium.* » Simone Weil : « L'homme a besoin de poésie plus que de pain. »

Messe à Clarensac. — Le sermon insiste sur le caractère dérisoire de cette marche triomphale avec un ânon pour monture. Acclamations du Gros Animal hébreu en attendant le supplice infamant infligé par le Gros Animal romain. Jésus a eu là sa part du mensonge social pour la retrouver ensuite, dilatée à l'infini, sous la forme de la religion établie. Pour les derniers croyants qui refusent ces deux triomphes impurs, reste la foi nue qui n'a pas de place en ce monde...

Balance divine. — Tout ce qui fait trop le poids sur la terre (dons naturels, fortune, honneurs, prestige...) y sera trouvé trop léger pour le ciel...

L'étape et le but. — Tous les chemins mènent à Rome ou plutôt à la Jérusalem céleste. À condition de rester des chemins. L'unique péché est de confondre l'étape et le but. Savoir distinguer entre les « chemins qui ne mènent nulle part » (Heidegger) et les chemins qui conduisent hors de l'espace et du temps...

Vertus théologiques. — Impossibles au niveau humain. Foi : défi à l'évidence ; espérance : refus du désespoir né de cette évidence ; charité : comment aimer là où il ne reste rien à croire ni à espérer ?

Tradition éternelle. — Dieu aurait-il laissé dans la créature humaine, en qui le changement s'allie à la monotonie, non seulement son image, mais une parcelle de sa substance incréée, qui est l'axe immobile et toujours renaissant de la tradition éternelle ?

Ne me fascinent que les vérités invérifiables : la beauté, l'amour, Dieu au sommet et l'empreinte de son mystère à tous les degrés de la création...

Leçon du Pater. — Fiat, Adveniat : un Dieu présenté sous la forme du vœu. — À force de nous rabâcher que Dieu est, on nous fait oublier qu'il doit être. — Prière : que soit ce qui, à notre échelle, n'est pas et ne peut pas être. Effacement de Dieu auquel doit répondre chez l'homme la fidélité à l'impossible...

Lucifer : l'ange de lumière et sa révolte contre la lumière. Parenté avec le péché de nos premiers parents : « ...et leurs yeux s'ouvrirent. » — Pourquoi cette révolte de la lumière contre la lumière ? Peut-être par refus du consentement à l'abîme de ténèbres qu'oppose la lumière infinie à tout regard créé — par refus de l'éblouissement. Et, depuis la Renaissance et « l'âge des lumières », l'homme, par son oubli du mystère et son idolâtrie de la science, a suivi le démon dans cette voie.

Toujours ce renversement des rapports entre Dieu et l'homme.

Prière :

« Seigneur, toi qui, dans les temps anciens, te manifestais au-dehors par tes œuvres et tes miracles et au-dedans par ta grâce, roi rayonnant de l'univers et sensible au cœur de tes sujets ;

Et aujourd'hui absent d'un monde dont l'homme explore et gouverne les mécanismes et sourd aux prières de tes créatures ;

Nous, les derniers hommes, nous croyons encore en toi malgré toi ;

Malgré l'évidence de ton absence que nous appelons ton mystère,

Malgré ton impuissance que nous appelons ta pudeur,

Malgré ton silence que nous appelons ta réponse,

Malgré l'horreur d'un désert sans terre promise à l'horizon,

Malgré l'étreinte de ton néant que nous appelons l'épreuve de ton espérance,

Nous te recréons de notre propre néant, nous te sauvons de ton naufrage dans ta création — alors, aie pitié de nous dans la lumière comme nous avons pitié de toi dans la nuit et sois, au dernier jour, le Sauveur dans l'éternité de ceux qui furent tes sauveteurs dans le temps... »

« La pureté est le pouvoir de contempler la souillure » (Simone Weil). — Hors de la pureté parfaite, le mal provoque l'attraction qui rend complice ou la répulsion qui condamne. Le regard divin ne

condamne pas le mal, il ne l'absout même pas, il l'efface. Au-delà du pardon, l'oubli...

Mot de Matthieu Galey dans son Journal : « Attaquer Dieu — à quoi bon ? il ne se défend même plus. » — Mais s'est-il jamais défendu autrement que par l'intermédiaire des hommes, ses ministres ou ses croyants ? Et lui-même, il n'est qu'amour et l'amour exclut toute arme et toute armure... Et comment, ainsi désarmé, ne serait-il pas désarmant ?

Mot de Niels Bohr : « Une vérité superficielle est une affirmation dont l'opposé est faux ; une vérité profonde est une affirmation dont l'opposé est aussi une vérité profonde. » — Et Ravaisson : « Le privilège de la poésie est d'énoncer des contradictions qui, en prose, paraîtraient absurdes. » Et Maurras :

Essence pire que le pire Et meilleure que le meilleur

Question : Dieu est-il aussi le mal ? Oui, dans la mesure où, « ayant créé le monde en se retirant » (Hôlderlin) il a renoncé à être tout...

Contradiction de l'amour humain aux prises avec le pressentiment de l'amour divin. Chacun voudrait être aimé inconditionnellement, c'est-à-dire au-delà de tout ce qui, en ce monde, conditionne l'amour : beauté, force, rayonnement spirituel, etc. — toutes choses qui dépendent de la vie et qu'effacera la mort. Cris de Pascal : « Je ne veux pas qu'on m'aime... Je ne suis la fin de personne... »

Aristote : c'est la matière qui individue ; le corps est à l'âme ce que la matière est à la forme. La matière dispersée par la mort, la forme s'évanouit. Que signifie alors la folle promesse de l'immortalité de l'âme et de la résurrection de la chair? Inversion surnaturelle des rôles, la forme sauvant la matière, l'âme recréant et transfigurant le corps. Ici-bas, l'âme, épiphénomène du corps ; là-haut, le corps épiphénomène de l'âme...

Question d'un auditeur hier, à France-Inter : « Quel rapport y a-t-il entre la foi et la religion ? » Réponse : le même rapport qu'entre la poésie et la langue. L'inspiration du poète vient de l'intérieur de l'individu (nascuntur poetae), mais les éléments nécessaires à l'élaboration du poème sont fournis par la société et l'éducation. Pas de vrai poète sans l'inspiration qui descend du ciel, mais pas davantage sans l'acquisition d'une langue enseignée par les hommes. Le poète « donne un sens plus pur aux mots de la tribu » : encore faut-il qu'il les possède. De même la foi est un don gratuit de Dieu et la religion le réseau des formules et des règles où cette semence divine trouve le terrain nécessaire à son éclosion. Avec cette différence que la poésie trouve dans la langue de quoi s'exprimer, tandis que la foi trouve dans la religion de quoi s'imprimer...

Le Christ du Mémorial de Pascal : « ...Car je t'aime plus ardemment que tu n'as aimé tes souillures. » — Mais peut-on encore parler de souillure quand à l'homme de péché a succédé l'homme de néant ? La souillure implique un substrat : sous le linge souillé subsiste la trame du linge. Que reste-t-il là où la tache a

détruit l'étoffe ? Rien que l'innocence à rebours d'un rêve — l'en-deçà de la misère comme de la miséricorde...

Simone Weil : « Il faut aimer Dieu comme s'il n'existait pas. » — Primauté du Bien sur l'Être : l'Être se révélera à celui qui aura aimé et fait le Bien, même si le Bien n'a ni caution ni salaire dans l'existence. Calderon : « Faire le bien, même en rêve, demeure. »

Je demande à Fr. : « À quoi crois-tu ? » Réponse : « À ce que je veux », ce dernier mot pris dans le sens de vœu absolu, de désir suprême. Le désir, plus vrai que la réalité qui le nie. Slogans gauchistes de mai 68 : « Prenez vos désirs pour des réalités » ou : « Soyez réalistes, demandez l'impossible », sources de vie, d'une autre vie dans le désert de l'existence. Danger de mirage ? Bien sûr, mais les mirages sont des reflets, et ce qu'ils reflètent est réalité — dans l'invisible...

[...] l'homme, ignorant auguste,
Doit vivre de façon qu'à son rêve plus tard
La vérité s'ajuste.

(Hugo)

CHAPITRE III

Néant et vérité de l' amour

Cri dérisoire des amants : tout à toi, etc. Mais plus le don est total, plus il a de chances d'être impur, car il implique la mobilisation d'éléments divers, sinon opposés. Et plus fragile aussi, car ces éléments, émulsionnés par l'ardeur éphémère de la passion, ne tardent guère à se disjoindre. Toujours «le caractère infinitésimal du bien pur »...

Eadem velle, eadem nolle. — Je disais jadis que l'amour réciproque ne pouvait se nourrir que d'un amour commun. Ce qui n'est vrai qu'au niveau de la terre et du temps. Au-delà, la mort des échanges et du partage crée une réciprocité qui ne doit plus rien à la terre ni au temps. Et ce qui reste de communion, réside dans le partage de l'incommunicable solitude de Dieu qui agonise en nous...

« Les baisers de la chair dont l'âme est éblouie. » Cet éblouissement est-il mirage ou baiser du soleil ? Et cette chair elle-même est-elle un pont vers l'unité suprême ou un mur d'impasse sur lequel sont peintes en trompe-l'œil des promesses d'éternité ?

Mensonge et vérité de l'amour humain : j'aurai passé mon existence à chercher la mort dans la vie...

À l'amante envolée. — Tu comprendras un jour ce qu'était mon amour mais mieux vaut, pour toi et pour moi, que ce soit après ma mort. Sinon, le retour en arrière serait affecté de mélange et d'illusion comme le passé. L'éternel ne se donne qu'à travers l'irréparable...

« On ajoute à l'esprit ce qu'à la chair on ôte » (Victor Hugo). — Oui ou non, selon le niveau de l'esprit. Car le reflux de la chair (dans la maladie, la vieillesse) alimente trop souvent l'interprétation négative des choses de la chair, c'est-à-dire le mauvais esprit à l'égard de la chair.

Noli me tangere. — On ne touche plus un corps ressuscité : seul le regard — celui de la contemplation — atteint la forme immortelle. L'amour humain implique le toucher. Jusqu'au jour, aurore du jour éternel, où l'étreinte se dénoue dans la contemplation. Mais peut-être, pour les vrais amants la contemplation est-elle plus intense et plus tendre quand elle a passé par l'étreinte...

À mesure que l'amour décroît et déçoit, on attribue la rencontre de l'aimée de plus en plus au hasard et de moins en moins à la nécessité. Schicksal wird Zufall...

Passion : mélange d'enfer et de ciel. Avoir son allié pour ennemi : impossibilité de dissocier le feu d'en bas de la lumière d'en haut...

Amour : frisson de l'impossible, signe et promesse de l'ultime réalité. L'amour tombe dans l'irréel dès qu'il ne se déchire plus à l'impossible.

Mensonge et vérité de l'amour. — Prétextes sublimes dont se parent l'élan charnel et l'orgueil de la vie. Purification : faire peu à peu de ces prétextes de la passion les mobiles de l'amour.

Lettres d'amour. — L'encre se décolore moins vite sur le papier que les sentiments dans le cœur. Les relire : chemin plus court et plus sûr vers le scepticisme absolu que la méditation de l'Ecclésiaste...

Double piège du bonheur humain, et spécialement de la plénitude amoureuse. Le premier, issu de la tradition moralisante, est d'y voir une faute ; le second, fruit du mauvais romantisme et de ses illusions sur les « droits » de l'amour, d'y trouver une absolution. Alors que l'Éden, pour autant qu'on puisse le ressusciter par éclairs, n'est ni le ciel ni l'enfer, mais un lieu de passage où palpitent, inextricablement confondues, les promesses du ciel et les menaces de l'enfer...

Attachements humains : ils sont d'autant plus fragiles que les chaînes sont plus pesantes (flux et reflux des passions). — Liens

divins : ténus jusqu'à l'impondérable et que rien ne peut briser...

Duel sans merci en moi entre le devoir d'être vrai et le besoin d'être heureux. « Et si la vérité était triste ? » (Renan) ; « Voir clair, c'est voir noir » (Valéry) ; « La foi sauve, donc elle ment » (Nietzsche). — L'amour fait peut-être le pont, à condition de se transcender lui-même, de renoncer à toutes les illusions qui le nourrissent, et de démentir tous les démentis que lui inflige jour après jour la lucidité du regard...

Le corps indigne de l'âme ? Vieille thèse de l'ascétisme chrétien. Mais n'est-ce pas plutôt l'âme qui serait indigne du corps dont elle fait le théâtre et l'instrument de ses jeux impurs ?

Luxure : attentat contre le corps glorieux. — Raccourci frauduleux : le non-vouloir des Orientaux, dans le sens d'extinction du désir. Il faut désirer de tout son être et ne pas vouloir ce qu'on désire...

Règle d'amour : veiller à ne pas laisser la joie se dégrader en jouissance. Des signes de l'amour ne pas faire son linceul. La chasteté fait renaître la fleur dans le fruit cueilli...

Le grand amour : celui que ses blessures font invulnérable...

Dernier vœu. Tisser de l'éternel avec les fils toujours cassants et toujours renoués du temps...

Don des corps : le chemin le plus court pour aller à l'âme — ou pour vérifier l'absence d'âme...

L'ondoiement d'un corps féminin, la transparence d'un regard, l'éclair d'un sourire, la tendre gaucherie d'un geste ébauché et inaccompli — c'est tout ce visible qui entretient mes flammes invisibles. Et quant à mon âme, je pourrais dire avec Heine : « J'ai assez d'âme moi-même. » — Mais cette apparence nimbée de mystère n'est-elle pas la préfiguration de ce que je verrai de ton âme quand la beauté aura déserté ton corps ? Aujourd'hui, ton corps est plus vrai que ton âme ; demain ton âme sera plus vraie que ton corps. En attendant le jour d'après les jours où la résurrection de la chair soudera ton apparence à ta vérité, où la surface et la profondeur se confondront dans le même éblouissement...

Déréliction physique. — La pensée ne dépend du corps que par ses conditionnements : je pense mon corps, je pense ces conditionnements par lesquels je pense, je pense ma mort. Intellectus supra tempus. Mais l'amour ? Il est pétri d'âme et de chair, indissolublement. Il n'y a pas d'amour purement spirituel, l'amour est la fleur du temps. Horrible pensée : si l'esprit seul en nous était immortel et si, après la mort, nous ne gardions de l'amour qu'une idée — bois sans sève, lumière sans chaleur ?

Blanditiae. — Harmonie divinement éphémère quand les gestes de l'amour descendent de l'être autant qu'ils montent de la chair...

À l'amante perdue et retrouvée. — Je retrouve en toi, sans retour, cet éclair éphémère de grâce et de gratuité dont s'illumine le premier aveu. Vient après la pesanteur et ses jeux : attraction charnelle, pulsations de l'orgueil, accord ou conflit des égoïsmes — tout l'arsenal du do ut des. — Seul demeure cet éclair fugace transfiguré en étoile fixe...

Év., à propos du mot de Simone Weil : « La beauté terrestre est un piège tendu par Dieu pour nous attirer à lui » : Dommage que Dieu oublie si souvent de relever ses pièges et nous laisse si longtemps captifs de son reflet dans la création...

Rêve « érotique » (au sens de l'Éros cosmogonique de Klages). — Ivresse abolue. Sans rapport avec l'ivresse sexuelle de l'homme éveillé. D'abord par le caractère impondérable de la volupté : on se sent traversé par des rayons plutôt qu'emporté par une vague ; ensuite parce que cette volupté est vécue comme une reviviscence (presque au sens de la réminiscence platonicienne) de je ne sais quelle unité primordiale, antérieure à la division charnelle des sexes. Anticipation sur l'après-mort ? Pour reprendre le vers de Hugo : descendrons-nous (ou remonterons-nous) l'autre côté du rêve ?

Le charnel et le spirituel. — C'est un lieu commun à tous les spiritualismes que d'enseigner le refus de la chair périssable au profit des valeurs immatérielles, invulnérables aux coups du temps et de la mort. Bassesse intéressée de cette attitude. C'est précisément parce qu'elle est fragile et mortelle que cette chair appelle la tendresse et la compassion. « Aimer ce que jamais on ne

verra deux fois. » Et choisir l'immuable contre l'éphémère, prendre une « assurance-éternité » contre les aléas du temps évoque un peu trop la mentalité de l'avare en quête d'un placement sûr. Tout ce que je sens d'immortel en moi s'incline au contraire sur ce qui va mourir. — Mais si — nouveau renversement du rapport entre la terre et le Ciel — l'éternel, en ce monde, était encore plus fragile, plus vulnérable que le temporel ? Si Dieu était plus pauvre, plus faible, plus menacé que cette chair dont la splendeur m'enivre aujourd'hui et dont je pleurerai demain la ruine ? Et si la plus haute place dans l'éternité était réservée à ceux qui, conscients que cette éternité n'est qu'un rêve (cf. Unamuno) seront restés, jusqu'au bout, fidèles à ce rêve ?

Éclair d'amour à la fois universel et électif, spirituel et sensible — l'éternel épousant les moindres contours de l'éphémère. Analogue à l'hypermnésie des mourants : une vision simultanément précise et globale de tout leur passé. J'ai senti qu'il en allait de même pour l'amour dans cet éblouissement de tendresse englobant tous les êtres aimés, sans partage ni préférence — tous présents dans le même regard, tous adorés dans la même lumière, hors de la succession et du nombre. Hyperphilie, pantophilie...

Sagesse ou folie ? — J'ai voulu rendre à l'amour tout ce qui dans l'homme est étranger à l'amour et usurpe le nom de l'amour : l'élan de la vie, la passion, le rêve. — Face à cet abîme, les mots de réussite ou d'échec n'ont plus de sens ; ce qui compte, c'est d'avoir tenté ; tenu jusqu'au bout, le défi à l'impossible est déjà victoire. Et ne pas croire avoir cédé à une tentation quand on se heurte à l'échec d'une tentative...

Question d'une jeune religieuse : que fait Dieu de l'âme des enfants avortés ? Elle imagine la rencontre dans l'au-delà d'une femme avec l'enfant qu'elle a tué dans son sein. — Autre question : tous nos amours ne sont-ils que des embryons d'éternité promis, eux aussi, à l'avortement ? Sous la forme de l'oubli, de l'habitude et, pour les plus hautes fidélités, de la mort. Et le grand réveil de l'éternité tiendra-t-il les promesses faites en songe dans le temps ?

Caricature de l'amour, de la foi et de l'espérance qui frisent les manifestations hystériques. Ne soyons pas trop sévères, au nom du corruptio optimi pessima pour ces falsifications du sacré. Car la caricature est peut-être l'avortement de l'ébauche, ou plutôt je ne sais quelle prolifération parasite, faite des fumées de l'imagination et des revanches de la vanité, qui vient se greffer sur l'ébauche mutilée...

Vivisection de la jalousie sexuelle. — Là où règne l'anonymat de l'espèce pour qui l'individu n'est qu'un maillon interchangeable dans une chaîne indéfinie, c'est là que, par compensation, on souhaite le maximum d'élection, et cela jusqu'à imposer l'exclusivité. Et, du même coup, tout nouvel amour de l'être aimé vient anéantir, avec des raffinements de torture, l'illusion d'être choisi entre tous dans ce qui nous est commun avec tous...

Néant et vérité de l'amour. — Commerce amoureux : do ut des, avec l'illusion de la gratuité. Et dès que l'échange n'est pas profitable à l'une ou l'autre des parties (ou aux deux), déception et rejet : ce n'était que cela, donc ce n'était rien. Faut-il que nous soyons nés pour l'absolu et pour l'éternel pour que nous soyons déçus à ce point par le relatif et le provisoire ? Pour l'inconditionnel puisque la révélation des conditionnements de l'amour nous glace ainsi jusqu'aux moelles ? Ce que nous demandons à l'amour, ce n'est pas

l'échange, mais l'unité — la même relation qu'entre les personnes divines (« Moi et le Père, nous sommes un »), non un commerce d'attributs, mais une identité de substance : aimer l'être aimé comme Dieu s'aime. Pas de signe plus clair de notre vocation surnaturelle...

Point optimum de l'amour. — Celui où la communion dans l'universel s'allie au frisson de la rencontre avec l'unique, l'irremplaçable — où ce qu'on verra toujours se colore de la magie attachée à « ce que jamais on ne verra deux fois »...

Soif d'un monde où la lumière n'exclut pas la flamme ni la flamme la lumière. Passions transfigurées : un feu sans combustible — et qui ne laisse pas de cendres...

Pressentiment du world out the world où l'amour ne connaît plus de limites ni d'exclusion, où l'on peut être tout à chacun sans ôter rien à personne, où tous les amours se rejoignent dans la source infinie de l'amour.

La vie nous apporte, un à un, les épis ; la mort lie la gerbe.

Présence d'un être aimé. — Soumise aux limites du temps et de l'espace, elle ne comble jamais l'infini de l'attente. Tu es près de moi, mais tu n'es que là : absente, tu es partout...

Réflexion d'une jeune femme moderne après la lecture de La Princesse de Clèves : « Quel gaspillage ! » Elle appelle ainsi le refus de l'union charnelle — chose difficile à comprendre pour une émancipée chez qui le passage du premier regard au premier baiser et de celui-ci à l'abandon total s'opère à la vitesse de l'éclair. — Différence entre la morale d'investissement et la contre-morale de consommation. Retenir, pour le gaspilleur, c'est gaspiller...

Paradoxe de l'amour humain. — On accueille les dons du temps et du hasard, puis on s'y attache comme s'ils ne dépendaient plus du temps ni du hasard, comme si le flux n'avait pas de reflux, comme si des feux de la passion voués à la cendre pouvait naître une étoile fixe !

La présence de l'être aimé agit sur nous comme une caresse et son absence comme une blessure — présence plus intérieure...

« Souviens-toi du commencement de notre amour » (un troubadour). — Confiance d'une femme de quarante ans : « Tristesse de savoir qu'il n'y aura jamais plus de printemps pour moi. » Expérience inverse pour les aventuriers de l'amour dont la vie n'est qu'une succession de printemps débouchant de plus en plus rapidement sur l'hiver sans avoir connu la fécondité de l'été ni les adieux infinis de l'automne...

« ...Mais dans l'œil du vieillard on voit de la lumière. » — Le plus souvent, hélas ! des restes de flamme qui, vu la basse qualité du combustible, dégagent une fumée malodorante. Turpe senilis amor...

Le contraire est vrai sur un autre plan. Lamartine :

Plus notre vie au soleil s'évapore Ô filles de l'Éden, et plus on vous adore.

C'est la révélation tardive du pôle mystique de la sexualité. L'extinction de l'appétit charnel et de la volupté — phénomènes localisés et passagers — délivre les profondeurs insondables d'une tendresse contemplative qui ne doit plus rien au désir. Et la femme éternelle jaillit alors de la femelle comme le papillon de la chrysalide. Nietzsche : « Dans le véritable amour, c'est l'âme qui enveloppe le corps. » Et encore : « L'amour pardonne jusqu'au désir de l'être aimé. »

Les « progrès » de la psychologie nous rendent de plus en plus conscients des mécanismes aveugles de l'âme. Alors, comment peut-on encore aimer quand on sait que l'amour donné comme l'amour reçu se réduisent à des mécanismes et relèvent de la pesanteur au même titre que la marche des astres ou les instincts de la bête ? Mais d'où procède cette « réduction » de ce qu'est l'amour, sinon de l'intuition obscure de ce que l'amour devrait être ? Aucune machine n'a jamais douté d'elle-même, et prendre conscience d'un mécanisme, c'est déjà lui échapper. Ne pas confondre l'exploré et l'explorateur...

Poésie. — Composé transparent d'évocation et d'invocation...

Ce jars qui, depuis qu'il a perdu sa femelle dévorée par un renard, ne cesse pas de se mirer dans la porte vitrée de notre salle à manger, en becquetant amoureusement sa propre image qu'il prend pour celle de l'épouse disparue. Et si, en ouvrant la porte, on dissipe son illusion, désespoir et cris de rage. Parfait symbole de la passion

amoureuse, l'être aimé étant la vitre à travers laquelle chacun adore l'image idéale de lui-même...

Mort des passions. — Dégoût et rancœur à l'égard de leur objet. Ce n'était donc que cela ! Mais qui suis-je, moi qui me contentais de cela ? On accuse l'idole qui est hors de nous, non l'idolâtrie qui est en nous, le breuvage qui n'a pas changé et non la mauvaise bouche, cause première du dégoût...

Seul est vrai le goût d'un baiser, J'avais cru que c'était l'amour.

(Monique Difrane)

Mais le baiser perdrait toute sa saveur si l'on ne croyait pas qu'il contient l'amour : sa vérité est dans l'illusion.

Illusions et déceptions de l'amour humain. — J'adore en toi l'image idéale de moi-même, hors du temps et d'avant la chute, telle qu'elle existe en Dieu. Et la déception grandit à mesure que l'expérience substitue dans mon esprit le reflet de mon moi empirique à celui de mon moi transcendantal...

Mythe platonicien de l'Androgyne. — Impossibilité de recoudre les deux moitiés, sauf en transcendant la polarité sexuelle : « Ils ne seront plus ni hommes ni femmes, mais pareils aux anges de Dieu. » En attendant, assumer l'irréparable coupure, avec ses zones d'ombre et de turbulence. Contrairement au vœu impossible des amants, l'union la moins précaire s'obtient au prix du renoncement à l'unité. Bienfait d'une amitié sans prétention à l'absolu, qui tempère les ardeurs délirantes de la passion et consolide la durée du couple...

« L'illusion féconde habite dans mon sein », fait dire Chénier à « La Jeune Captive. » Ce qui s'applique à merveille à l'amour des créatures : aussi longtemps que nous leur faisons confiance, elles peuvent nous donner ce qu'elles n'ont pas : l'amour-placebo...

L'avenir et l'éternité. — Comment séparer ce mot « à toujours » répété si spontanément par les amants de ce misérable sous-entendu qui prostitue l'éternel au temps : « à demain » ?

Aimer en vérité. — C'est peut-être semer sans fin en consentant à ne jamais moissonner...

Paradoxe de l'amour. Confluent de la nécessité et du miracle. C'est « tout naturel » de t'avoir rencontrée, au sens que cela répond au vœu le plus profond de ma nature et c'est aussi l'apparition de l'imprévisible...

C. : « Éveiller cet appel vers l'éternité dans l'âme de ceux que le destin m'a confiés. Mais je suis trop impure pour que ce désir donne ses fruits. Je ne suis pas assez morte pour donner la vraie vie... »

Beauté et amour. — Ivresse sacrée, éclatement de l'âme — où l'attraction sexuelle ne joue qu'un rôle mineur — quand la beauté — « rêve de pierre » — apparition impassible de l'impossible — descend de l'idéal dans le réel, s'anime pour nous, se fait regard et baiser et répond : Je t'aime à notre éblouissement. Noces éphémères de la beauté et de l'amour. Ou de ce qu'on croit l'amour,

tant notre désir d'absolu est prompt à confondre la chute banale d'une femme et la compassion divine d'un ange...

Fr. : « L'amour n'a qu'une fin : lui-même, non sous une forme ou sous une autre, mais irréductible à aucune. » Le paradoxe est que la liberté à l'égard de toutes les formes de l'amour est la condition nécessaire à son accomplissement...

Sexualité. — Des actes animaux qui, chez les uns, sont inspirés et imprégnés par l'amour et qui, pour la masse incapable d'un libre engagement, ont besoin d'être encadrés, verrouillés par les mœurs et par les lois. Faute de cette source (l'amour) ou de ces digues (les impératifs sociaux), ils perdent toute signification, c'est-à-dire toute qualité.

Mot de Cioran, qui couronne et réfute tous les « syllogismes de l'amertume ». « On aime malgré tout, et ce malgré recouvre un infini. » — Un infini que les limites et les contradictions du fini réduisent à un infinitésimal...

Goethe : « Je ne puis enfermer l'idéal que dans la femme, ne le concevoir que comme féminin. » — En fait, Dieu (l'Absolu) est au principe et au terme de tout amour. Mais autre chose est t'aimer en Dieu, autre chose aimer Dieu en toi. Car le premier de ces amours implique un oubli relatif de la créature au profit de Dieu et le second une élection personnelle qui relègue Dieu au deuxième plan...

Confession d'une jolie femme dévorée de zèle apostolique : « Dès qu'on parle de Dieu à un homme, on crée en lui un appel qui ne tarde guère à le faire tomber amoureux. » — Le spirituel, amorce et alibi du charnel ; l'appel qui se fait appeau...

« Je ne veux pas aimer à petit feu », me dit cette jeune fille hostile au mariage. — Reste à savoir si le ronronnement continu de la bouilloire entretenu à feu doux ne vaut pas encore mieux qu'une succession d'éclatants feux de paille...

L'âme indigne du corps. — Combien d'amants dont les âmes sont assez unies, assez transparentes l'une à l'autre pour affronter, sans décalage et sans illusion, l'intimité de l'étreinte physique ? Pour la plupart, la seule prise de conscience de cet abîme entre les chairs qui se confondent et les âmes qui restent séparées conduirait à une abstinence qu'aucune morale abstraite n'oserait imposer...

Éclosion de l'amour : l'universel, le divin nous fascinent à travers le particulier, l'humain : le contour d'un visage, l'inflexion d'une voix, la lumière d'un regard, l'infini rendu sensible en épousant nos limites. Effeuille-ment de l'amour : ces mêmes limites brisent notre élan vers l'infini ; on se connaît trop pour s'aimer encore, le révélateur se change en écran...

Dernier amour : aurore boréale qui ne réchauffe plus ce qu'elle éclaire...

Amours éteintes où veillent, sous la cendre de l'indifférence et de l'oubli, quelques étincelles de tendresse et de compassion sans mélange dont le souvenir est à la fois agonie et résurrection...

L'amour, « auberge d'Espagne où l'on ne trouve que ce qu'on y apporte ». C'est l'ambiance de l'auberge qui donne saveur et vertu nutritive à l'aliment. L'être aimé agit comme révélateur et non comme créateur d'une richesse que chacun porte en lui-même. Ainsi, la poudre qui s'enflamme au contact de l'étincelle et qui, si elle était consciente, attribuerait à l'étincelle toute sa vertu explosive. Ou le « maître à penser » (Socrate, accoucheur des âmes...) qui met au jour l'enfant caché dans le ventre de sa mère...

Passions humaines nourries d'illusions. Soulagement d'en être guéri, avec dans ce fond secret de l'âme qui avait rêvé d'amour éternel, je ne sais quelle honte de la guérison et quelle nostalgie de la maladie...

Toujours l'affinité et l'antithèse entre l'infra- et le suprapersonnel — paradoxe qui culmine dans le lien qui nous attache à la femme. L'infrapersonnel en ce qui concerne le sexe (la femme, source de volupté et gardienne de l'espèce, la courtisane et la mère) ; le suprapersonnel dans le mythe de la Femme idéale (das ewig-weibliche de Goethe) qui culmine dans le culte chrétien de la Vierge. — D'où l'oscillation de l'amour humain entre ces deux pôles, avec tout ce qu'elle comporte d'ivresses et de déceptions et la difficulté de réduire en une seule personne la porteuse anonyme de la vie et la messagère non moins impersonnelle du Ciel. Et l'insolubilité physique et métaphysique du problème sexuel...

Danger du romantisme dans l'amour humain : en mêlant un parfum d'éternité aux choses du temps, il renforce l'attachement à la terre plus qu'il ne conduit vers le ciel. Faux miracle de l'idolâtrie en qui s'unit la densité rassurante de la terre au pressentiment d'un impondérable au-delà ; on préfère le Dieu entrevu en songe dans cette vie au Dieu dévoilé par le grand réveil de la mort...

CHAPITRE IV

L'ère du vide

Déroulement des années, reflet de leur enroulement autour de l'éternel. L'idée de progrès met l'accent sur le déroulement, la conception cyclique de l'histoire sur l'enroulement.

Un monde qui devient de plus en plus irréel à mesure qu'il s'évapore en pur spectacle, qu'il n'existe que pour être vu...

Gauche et droite dans l'Église et la spiritualité : le progressiste avance sans tenir compte des garde-fous et tombe dans l'abîme ; l'intégriste, de peur de tomber, s'accroche aux garde-fous et n'avance plus...

Composer avec le monde, la mode, la médiocrité, le mal, etc. — c'est licite puisque c'est nécessaire aussi longtemps que nous demeurons en ce monde où l'ivraie et le bon grain sont inséparables et solidaires, mais à condition que cette composition n'entraîne pas notre propre décomposition...

Métaphysique de l'échec. — Nietzsche : « C'est signe de bassesse de se repentir d'un échec. » Hugo : « Pour les vaincus la lutte est un grand bonheur triste/ Qu'il faut continuer le plus longtemps qu'on peut. » — Tout dépend du niveau où se situe l'échec. Plus il s'agit de réalités matérielles où les résultats de l'action sont vérifiables par la plus grossière expérience, plus l'échec est la sanction absolue de l'erreur et l'indice infaillible qu'on ne doit pas persévérer. Que penser par exemple d'un maçon ou d'un médecin qui, instruits par l'expérience, s'obstineraient, le premier à construire des maisons sur un terrain mouvant, et le second à prescrire des remèdes dont il aurait constaté la nocivité ? — Plus on s'élève au contraire dans l'échelle des réalités et des valeurs, moins le critère de l'échec apparent et immédiat revêt d'importance. Plus encore, l'échec se présente comme une invitation à poursuivre une marche qui, d'obstacle en obstacle, conduit vers des profondeurs inconnues. Telles sont les épreuves de l'amour humain ou de la foi religieuse : l'échec apparent y est signe d'une crise, d'un mal, et non d'une erreur irréparable.

Ce qui me frappe, c'est l'inversion des niveaux où s'exerce la persévérance après l'échec. Des hommes politiques par exemple, tels que, pendant soixante-dix ans, les dirigeants de l'empire soviétique, se sont obstinés à rester fidèles à des principes qui, depuis près d'un siècle, ont fait leurs preuves négatives, alors que tant d'amants ou tant de croyants renient leur amour ou leur foi dès la première épreuve. Là où l'échec nous enjoint de renoncer, obstination absurde ; là où il nous invite à la fidélité héroïque, lâche refus de persévérer.

En résumé : dans l'unidimensionnel, l'échec est signe qu'on doit changer de direction ; dans le pluridimensionnel (les choses de l'âme et de Dieu...), c'est une exhortation, non à reculer, mais à changer de niveau, à passer de la marche à l'envol...

Toujours sur la philosophie de l'échec. — En ce qui concerne notre action sur les choses, il est dans la réponse négative des

choses (le tissu mal coupé par le tailleur, la mauvaise marchandise pour le commerçant, le remède pire que le mal en médecine...) ; en ce qui concerne les valeurs spirituelles, il est dans la réponse négative de l'âme. Réponse qui dépend de nous : l'accueil que nous faisons à l'événement transfigure l'événement ; il en fait un poison qu'on rejette ou un aliment qui fortifie.

Hélas ! cette coupure entre le monde des choses et le monde des âmes, on ne la sent plus à l'heure où ce qu'on ose appeler la psychologie observe et manipule uniquement le côté « chose » de l'âme...

Article de X. sur le langage des politiciens auquel il ne manque que l'attribut divin de créer les choses en les nommant : tantum nunc verbum... — Problème : jusqu'où les seules promesses rendent-elles les enfants heureux, jusqu'où la poudre aux yeux abolit-elle la lucidité ? Je songe à ces soldats allemands, vaincus et désespérés qui reprenaient vie et courage à cette seule annonce de la radio : Der Führer spricht. — Où finit le temps où le peuple avale n'importe quoi et où commence celui où il vomit tout ?

Nietzsche : « Le démagogue ne se représente jamais clairement ce qu'est une nature supérieure. Pour lui le critère de la valeur d'un homme réside dans son aptitude à soulever les masses ; bref, dans l'effet qu'il produit. Mais la nature supérieure du grand homme réside en ceci qu'il est différent des autres, incommunicable, d'un autre rang. » — D'où le critère des grandes amours et des grandes amitiés : la communion intuitive dans l'incommunicable. Hors de là (toujours Nietzsche), « toute communion avilit ». — Chose presque inintelligible dans notre âge de communication horizontale. Le sacré, le transcendant, lieux des vraies communions, sont incommunicables, mais participables au sens platonicien du mot...

Toute pensée novatrice est à la fois pavé dans la mare pour le présent et bouteille à la mer pour l'avenir...

Le « scoop » dans l'information. Besoin grandissant d'être émoustillé du dehors : de plus en plus de spectateurs et de moins en moins d'acteurs, même dans le monde du rêve. Dans le rêve nocturne, l'homme fabrique au moins ses phantasmes ; dans le rêve éveillé où nous plonge les media, il les reçoit du dehors et de la main des spécialistes du scoop-business. Épuisement de l'imagination créatrice : l'homme toujours moins producteur et toujours plus consommateur d'illusions...

Société pluraliste ? À condition que le pluralisme n'aille jamais jusqu'à la rupture et au conflit. Qu'une unité, pressentie plus qu'exprimée, domine et intègre la pluralité. Ce qui exclut tout sectarisme et tout fanatisme. Et ce qui implique une zone commune de conscience et d'adoration du mystère au-delà des opinions et des croyances définies...

Tour de Babel et confusion des langues. — N'est-elle pas née du seul fait d'être obligé de parler ? Il y a confusion (au sens de malentendu et de quiproquo) même entre ceux qui parlent la même langue, avec cette circonstance aggravante qu'ils ont l'illusion de se comprendre...

Livre anglais : Guide des records. — Le quantum sans le quale, le plus assimilé au meilleur. — D'où, entre autres choses, l'engouement pour les championnats sportifs où tout se mesure en chiffres — mètres, kilos ou minutes. L'obsession de la performance remplace l'appel de la perfection...

Ne rien exclure. Ce qui conduit à ne jamais conclure...

Simone Weil se félicitait « d'être née dans un monde où l'on a tout perdu ». Avec ce sous-entendu : mais où l'on peut tout retrouver. — Je pense ici à certaines valeurs de l'âme, imposées jadis par les impératifs moraux et les pressions sociales et dont un réseau trop serré de commandements et d'interdits nous voilait la parenté avec les lois non écrites qui, non seulement régissent la nature, mais donnent accès au surnaturel. Par exemple, le prix de la chasteté après les tourbillons stériles et dégradants de la liberté sexuelle. De telle sorte que ce qu'on croyait préjugé social apparaît comme émanation de l'Être. Phénomène analogue à celui du retour de l'enfant prodigue...

Sciences et techniques. — L'exploration et l'exploitation du monde visible achèvent de le rendre opaque à l'invisible. La conquête des choses a pour rançon l'abolition de leur transparence...

« Comme le souvenir est voisin du remords ! » (Hugo). — Résurgences nauséuses de toutes nos trahisons, au sens passif du mot, par inconsistance, lâcheté, comme quand on dit : mes forces

m'ont lâché. C'est le destin des êtres hypersensibles et hypomusclés...

Recherche de l'originalité — signe de l'oubli de l'origine.

Notoriété. — Être un homme public. Je veux me rendre cette justice que j'ai toujours fait le possible pour que les relations imposées par mon état ne versent pas dans un anonymat analogue à celui de la prostitution.

Cycle des révolutions. — Dualisme (ou manichéisme) en ce qui concerne le présent (les rois et le peuple chez Hugo, le bourgeois et le prolétaire chez Marx) ; monisme radieux pour ce qui regarde l'avenir (le peuple souverain, la société sans classes...), et, dans cette vision simpliste de l'homme et de l'histoire, le même oubli de ce mélange indissoluble de bien et de mal qu'est l'aventure humaine dans le temps. Avec cette conséquence que, dualiste ou moniste, celui qui se refuse à voir et à doser ce mélange augmente fatalement la part du mal...

Régression vers l'état simiesque. Deux caractéristiques du singe : l'impudeur (nous vivons sous le signe de l'exhibitionnisme : confidences à tout vent, pornographie, etc.) et le mimétisme : obéissance servile et presque automatique au goût (ou au mauvais goût) du jour...

L'homme, monstrueusement isolé dans la nature par l'irruption de la conscience s'est construit d'abord dans l'imaginaire des refuges

contre le réel (invention des dieux) ; après quoi, déçu par la surdité et l'impuissance des dieux, il s'est mis à construire dans le réel : d'où l'essor des sciences et des techniques qui transforment les forces de la nature, inutilement suppli es, en esclaves efficacement asservis. Mais plus ces esclaves obéissent à son intelligence et à sa volonté, moins ils parlent à son  me. D'où le ressac actuel vers le mysticisme...

Psychoanalyse, sociologisme, structuralisme, etc. — La pensée moderne s'acharne à mettre en lumière toutes les ténèbres de l'homme, tout ce qui ramène sa liberté à la lisière du néant. Sauf chez Sartre qui sépare la liberté de la nature, ce qui est une autre façon de la tuer. Mais, encore une fois, cette prise de conscience de nos limites est l'effet de la liberté. Car d'où vient ce flambeau qui éclaire nos ténèbres ? — Sartre : la liberté amputée de la nature. Les déterministes : la nature amputée de la liberté...

Religion d'hier —  troitesse intolérante et intolérable : « le peuple élu », « hors de l' glise, point de salut », suspicion, sinon rejet à l'égard de tout ce qui n'entre pas dans des définitions dogmatiques ou des cadres sociologiques — bref, part dévorante du Gros Animal dans la Cité de Dieu ; et en même temps fascinante profondeur : dogmes ouverts sur l'infini, splendeur des rites, rayonnement des saints. — Religion d'aujourd'hui : elle a banni l'étroitesse, mais aux dépens de la profondeur :  cum nisme « de grande surface », charité diluée en humanitarisme, la confusion succédant à l'exclusion, un universalisme bâtard au lieu d'un particularisme qui touchait à l'universel par ses racines et qui, si mutilant qu'il fût (« si ton œil te scandalise... »), s'apparentait plus à la voie étroite de l' vangile qui mène au pays sans frontière — alors qu'on tourne en rond sur la voie large ouverte aujourd'hui...

Texte de Benda au sujet d'un orateur louant quelqu'un en ces termes : « Il avait formé ses idées au contact de la vie et non dans les livres. » — Benda commente : « Nous formons la plupart de nos idées et souvent les plus justes dans les livres. Le mépris des livres au nom de la vie est une ânerie. » — Paroles de cuistre : en fait, on apprend beaucoup de choses en lisant, mais ces choses restent lettre morte sans la confirmation de l'expérience vécue. On n'apprend pas à vivre en lisant (tant d'érudits ne sont que des jongleurs ou des embaumeurs du savoir...), on apprend plutôt à lire en vivant...

De virtute, non de me loquor (Sénèque). — Le précepte sans l'exemple : imposture ou division du travail ? Le gardien de phare est-il tenu de naviguer sur les vagues qu'il éclaire ?

Méfais de la psychologie qui tient de plus en plus lieu de métaphysique et de morale. — Ni vérité ni erreur : à chacun sa vérité (todo es según el color del cristal con que se mira, dit une copla andalouse) ; et quant à la morale, les pulsions remplacent les commandements : « Aime (sous-entendu : n'importe quoi) et fais ce que tu veux... »

Nietzsche : « Ce n'est pas votre péché, c'est votre avarice dans le péché qui crie vers le ciel. » — Ce qui me révulse le plus dans notre époque, c'est ce mélange nauséabond de licence et de circonspection. Tout est permis à condition que rien ne fasse mal ou n'engage une responsabilité. Liberté sexuelle, mais assortie du préservatif, de la pilule, de l'avortement. La prophylaxie tenant lieu de morale, le péché aseptisé...

Cette terre simultanément patrie et lieu d'exil, avec tout le déchirement qu'impose ce dualisme. Et c'est dans les époques où l'homme voyait dans la terre un lieu d'exil que l'attachement à la patrie était le plus vif. L'oubli du ciel a pour conséquence le déracinement. L'homme qui ne se sent plus exilé devient apatride...

La vie du petit saint Placide, par mère Geneviève Gallois. — Des parents désolés amènent à saint Benoît un enfant dont le vocabulaire se borne à un seul mot : oui. Le saint se recueille et leur répond : « Quand il ne saurait toute sa vie que prononcer ce mot, cela suffit. » Face au mystère, l'innocent et le saint disent oui au lieu de pourquoi. « Tout est fruit pour moi de ce qu'apportent tes saisons, ô nature », dit Marc-Aurèle...

Mais tout dépend du niveau où se situe ce oui. À celui des causes secondes et de la prudence humaine, adhérer sans comprendre est signe de sottise et de faiblesse ; à celui des causes premières et dernières, vouloir à tout prix comprendre conduit au doute universel et au désespoir.

Inversion de ce rapport : là où il suffit de croire et de consentir, on cherche en vain à comprendre, et là où s'impose le sens critique, on suit stupidement sans chercher à comprendre : obéissance servile à l'opinion, à la mode, aux slogans des politiciens, etc. — En d'autres termes, on dit pourquoi là où il faudrait dire oui et oui là où il faudrait dire pourquoi...

Progrès du réductionnisme. — Peu à peu, la philosophie a éliminé la religion (rationalisme, siècle des Lumières, etc.) ; après quoi la psychologie a éliminé l'une et l'autre (vogue du freudisme) ; enfin la physiologie élimine à son tour la psychologie (on traite les maux de l'âme par la chimie) — vérité d'en bas : la seule vérifiable ; plus on monte, plus la vérité exige la foi...

Dénatalité. — Toujours de plus en plus de vieillards et de moins en moins d'enfants. Comme si la longévité des individus s'achetait au prix de l'extinction de l'espèce. Nos aïeux, qui mouraient jeunes, avaient à peine le temps de transmettre la vie et nos contemporains consacrent tous leurs soins à la conserver...

Essais d'incarnation des utopies : passage de la nuit du 4 août à la Terreur, de Marx à Staline, etc. Dans l'ivresse de la conception, on rêve de la naissance d'un ange, puis on accouche d'un monstre...

« Sauvage serviteur du droit contre la loi » (Hugo, se définissant lui-même). — Vrai dans l'absolu. Mais, en ce monde pécheur, les Antigones immaturées font souvent plus de mal que les Créons endurcis...

Je t'aime mieux, pure apparence, Des vérités j'ai trop souffert.

(Maurras)

Ce n'est pas de la vérité qu'on souffre, mais des demi-vérités dévoilées par notre courte lucidité, des faux rapports que nous fabriquons entre l'apparence et l'Être. L'Être dans sa profondeur est aussi vrai que l'apparence, c'est à mi-chemin qu'est l'illusion. On ne peut pas plus douter de la réalité de Dieu que de la beauté d'une rose. À condition de le contempler sans l'interroger...

Les enfants-loups dont les tendances et les gestes reproduisent ceux de leurs parents nourriciers et que tous les efforts des éducateurs n'arrivent pas à dégager de cette gangue d'animalité. Plasticité, élasticité de l'être humain dans les premières années de sa vie, dépendance vertigineuse à l'égard de l'environnement. Image

de Dieu, mais négative et qui a besoin pour apparaître du révélateur fourni par ses semblables. Paradoxe que l'éclosion de la liberté, qui élève l'homme au-dessus des contingences, soit soumise elle-même à tant de contingences... L'enfant-loup imite le loup, l'enfant élevé par des hommes imite le comportement humain. Tant de mimétisme pour atteindre (et seulement chez quelques-uns) une identité précaire et passagère...

Conclusion : tout en ce monde, y compris l'accès aux mondes supérieurs, dépend d'un nombre incalculable de conditions : état biologique, milieu social, culture, etc. Pudeur infinie de la cause première qui se cache sous un tel enchevêtrement de causes secondes. Et comment ne pas l'oublier à mesure qu'on avance dans la découverte de ces conditions ? Où est l'âme immortelle de l'enfant-loup ? En Dieu peut-être — ou en moi qui pleure sur cet avortement ?

Conversation avec Fr. au sujet du doute. Elle me dit qu'on ne peut douter ni des apparences qui nous entourent ni de l'invisible qui nous habite, mais seulement des ponts établis par la pensée entre les apparences et l'invisible, en l'espèce la métaphysique et l'armature idéologique des religions. La pensée ne doute pas du réel, mais seulement de ses propres produits...

Die entgötternte Natur (Schiller). — Mais la science « dédivinisante » est plus efficace que l'appel aux dieux ; le couteau du chirurgien par exemple guérit plus de malades que la magie ou que la prière. Problème : une certaine forme d'efficacité (sens du mot : produire un effet) serait-elle inversement proportionnelle à la noblesse de la cause ? C'est au plus bas niveau des causes secondes que les résultats de l'action sont les plus immédiats et les plus constants. Dans la physique, la réussite est presque absolue, elle l'est moins en ce qui concerne la vie (voir les tâtonnements de la

médecine), moins encore en psychologie et totalement incertaine quand on s'adresse à Dieu, cause suprême...

« Por contraste o por parecido » (Th.). — Tel cri de désespoir (Céline), voire tel blasphème (Nietzsche, Cioran) me renvoie à Dieu par contraste, alors que la littérature édifiante m'en détourne par fausse ressemblance. Un aspect de la voie négative dans l'ordre moral et affectif.

Feuilleté une anthologie de la poésie contemporaine. — Paralysie agitante : le spasme au lieu du geste, le cri au lieu du verbe, le refus du « discours » poussé jusqu'au langage inarticulé...

B. Charbonneau: « L'homme a soif de vérité, mais est-ce la source qu'il cherche — ou l'abreuvoir ? » — Fatale ambiguïté du social qui fait l'homme en tant qu'être conscient et libre et qui le défait en le transformant en élément d'une foule manœuvrée par les réflexes du Gros Animal. Où situer le point à partir duquel, pour le salut de l'individu d'abord et, à plus longue échéance, pour celui de la cité elle-même, la discipline doit faire place à la révolte ? Où finit l'autorité de Créon et où commence la liberté d'Antigone ? — Double écueil aussi : le révolté a toujours tendance à confondre discipline et servilité, et la bête du troupeau taxera toujours d'orgueil coupable celui qui préfère la remontée périlleuse vers la source à la tranquillité devant l'abreuvoir...

Accepter une fois pour toutes que l'ordre social repose en partie sur le refoulement de ce qu'il y a de plus bas et de ce qu'il y a de plus haut dans l'homme. Les larrons et le Christ sont promis à la même croix...

Négation du péché originel et culte de l'homme : illusion mortelle qui nous fait voir une ascension dans l'accélération de la Chute...

Mot de Revel : « Le pire danger qui pèse sur l'homme réside en lui-même. Hier, c'était l'ignorance, aujourd'hui, c'est le mensonge. » — Le mensonge est inhérent à la parole, instrument majeur de la communication. «La parole a été donnée à l'homme pour mentir » (Talleyrand). Et le perfectionnement indéfini des moyens de communication ne peut que généraliser le mensonge et changer l'ignorant en dupe...

Alliages humains du divin. — Amère nécessité de ces alliages qui altèrent le métal dans la mesure où ils assurent sa durée (car la durée dépend de la force et non de la pureté), mais sans lesquels l'éternel n'a pas de prise sur le temps. La présence dans la cité des héros et des saints arrive tout juste à faire que l'alliage ne dégénère pas en plaqué.

Texte de Marie Noël sur la jeunesse de l'Évangile et celle des premiers disciples du Christ. — Mais la religion chrétienne a vieilli et ses derniers témoins veillent au chevet d'un père agonisant et sans héritage — fidèles de la dernière heure dont la foi, ancrée sur l'éternité, défie le sens de l'histoire. Là est la différence entre nous et les premiers chrétiens : pour eux, la révélation de l'éternel avait pour alliée la saveur de la nouveauté et de l'avenir ; pour nous, elle a le goût flétri et poussiéreux du passé. De sorte qu'aux martyrs de la foi succèdent les martyrs du doute...

Le surnaturel et l'imaginaire. — Si mince que soit la part du surnaturel dans la religion des siècles passés, elle avait du moins l'avantage d'orienter l'imaginaire vers le transcendant, d'idéaliser les phantasmes. Plus d'illusion que de réalité, certes, mais le reflux de la religion, loin d'avoir tari la source du rêve, l'a empoisonnée en libérant les formes les plus basses de l'imaginaire : l'occultisme de bazar, l'érotisme étranger à l'instinct animal comme à l'union des âmes, la violence-spectacle, etc.

Analyse du mythe de De Gaulle par X. : l'homme du 18 juin, dernier avatar du héros. — La grandeur historique présuppose une interprétation transhistorique, un rayon de légende qui transfigure l'homme et l'événement: Alexandre, César, Charlemagne, Napoléon sont «plus grands que nature » à travers le prisme de l'imaginaire. — Aujourd'hui, plus rien au-delà du fait et de l'homme, dans leur misérable nudité. Où trouver, dans les fils que manipulent et qui manipulent nos histrions de la politique, de quoi tisser une auréole ? — Aplatissement inédit de l'histoire : la personne reprend son sens étymologique (masque de théâtre) — un masque à travers lequel aucun Dieu ne parle plus ; la légende n'a plus de prise sur la réalité : tout est trop défiguré pour pouvoir être transfiguré...

Philosophes du Moyen Âge qui attribuaient la stérilité des prostituées aux combats que se livraient entre eux les multiples embryons conçus chaque jour au contact de leurs partenaires et qui s'entredétruisaient en fonction de leur nombre. Ce qui, mutatis mutandis s'applique merveilleusement à notre style de civilisation où l'homme, sollicité dans tous les sens par de nouvelles attractions n'a plus la capacité ni le temps de laisser mûrir en lui quoi que ce soit, en sorte que l'écart se rétrécit de plus en plus, dans son esprit et dans son âme, entre la conception et l'avortement...

Convictions durcies et fanatisme. — « Dans convaincre, il y a vaincre », aimait à répéter Alain. — Vocabulaire guerrier d'un certain apostolat : un « militant », un argument « frappant » qui force l'adversaire à « rendre les armes », etc. — Je rêve d'une parole aussi désarmée que le silence de Dieu...

Lu un article où il est parlé du « degré zéro de la vie intérieure ». — Deux préfixes : in et ex, le second dévorant le premier. — Ce qui fut jadis objet de confiance (ou de confession) s'étale au grand jour et l'exhibition entraîne non seulement la justification, mais la consécration. Mythe de la transparence qui tient lieu de pureté. Plus de pudeur ni de secret ; le mal, la honte ne sont plus dans la chose, mais dans le voile dont on la recouvre, l'aveu sans repentir rendant l'innocence baptismale. Toujours le in et le ex, l'exhibition balayant l'intimité. — Anticipation frauduleuse sur le Jugement dernier où tout sera révélé dans la lumière éternelle — ultime fermentation de la conscience chrétienne décomposée...

Léon Bloy: « Rien n'est vrai que ce qui est absolu. » — Contrepartie négative : rien n'est plus faux que ce qui est relatif et se donne comme absolu.

De l'âge d'or à l'âge de fer. Que dire aujourd'hui? Partout, les simulacres qui remplacent les réalités : nous sommes entrés dans l'âge du plastique (ou de la cire)...

« Être dans le vent, idéal de feuille morte », ai-je dit jadis. — La feuille vivante est sensible au vent, mais lui résiste. Tel le chrétien dans la cité : assez présent au siècle pour être ému par tous ses vents, mais assez nourri de sève éternelle pour ne se laisser emporter par aucun, sauf par celui de la mort qui rend le siècle à l'éternité...

Séparation d'avec la nature. — Second acte de la Chute : l'homme d'abord exilé sur la terre, et maintenant exilé de la terre...

Livres récents. — Je suis ébloui par la richesse de la pensée. Spectacle que donnent les hommes par leur conduite : je suis consterné par le retard presque infini du vécu sur la pensée. Grand théâtre du monde : on joue la vérité, on joue avec la vérité ; on n'est pas, on ne fait pas la vérité. L'acteur élimine l'auteur...

Amertume sans fond de se dire qu'une chose était fatale alors qu'elle n'était pas nécessaire...

Où s'arrête le droit d'intervention de l'homme sur les phénomènes de la nature ? Koestler parle du suicide comme d'une « mort décente ». Mais la naissance, son homologue à l'autre extrémité de la vie, n'est-elle pas indécente ? Quoi de plus inesthétique que le spectacle d'un accouchement ? — Il est licite d'intervenir au long du processus ; il est sacrilège de toucher à son origine (par l'avortement,

les manipulations génétiques, etc.) comme à sa fin : suicide, euthanasie... L'entrée dans le temps et l'issue vers l'éternité n'appartiennent qu'à Dieu...

Sublato numine, tollitur civitas. — Le numen existe toujours, mais dégradé en phantasmes idéologiques...

Double réaction contre l'indifférence religieuse de notre époque : la prolifération des sectes et de leur spiritualité de pacotille et la purification de la foi à travers le filtre de l'athéisme ambiant. — Religion qui se dégrade en magie ou qui se dénude en pure adoration du mystère — mystification ou vrai mysticisme, crédulité aveugle ou foi éblouie...

Tradition et assimilation. — Le passé, intégré par le présent et filtré à la lumière de l'éternel. Mouvance des eaux, mais fidélité à la source d'où elles sortent et à la mer où elles vont...

Rivarol: « L'esprit méchant et le cœur bon, voilà la meilleure espèce d'hommes. » — Réfutation avant la lettre de l'idéalisme compensateur de type révolutionnaire ou socialiste qui s'inspire d'une prétendue bonté de l'esprit pour justifier et donner libre cours à la méchanceté du cœur : du baiser Lamourette à la guillotine...

Unir la lucidité à la compassion : nourrir l'amour de la chute des illusions...

Marcher droit. — Mais pas nécessairement à la manière d'un bulldozer qui, au lieu de contourner les obstacles, les précipite dans le fossé, ces obstacles étant tout ce qui — hommes, passions, opinions — ne marche pas dans le même sens ou à la même vitesse. Tels les « convaincus » de toute espèce, esclaves aveugles de leurs convictions myopes...

Moralisme religieux et, à l'extrême opposé, romantisme sous toutes ses formes. D'un côté, on projette jusque dans le ciel et l'éternité les mœurs, les lois et les sanctions qui règlent la vie temporelle ; de l'autre on imite frauduleusement sur la terre la liberté des mœurs divines. Et l'humanité oscille ainsi entre l'idolâtrie de la lettre et le dévergondage de l'esprit, entre la mutilation de l'infini par la règle et sa prostitution par la démesure...

Pessimisme du langage courant. — Toutes les fois qu'on use des verbes faire ou voir sans complément, c'est toujours d'une mauvaise chose qu'il s'agit. Exemples : « Il m'en a fait », ou : « Il m'en a fait voir » — on ajoute parfois : « de toutes les couleurs ». — Inversement, s'il s'agit d'un bien, on ne manque jamais de préciser : « Il m'a fait plaisir », « Il m'a fait du bien », etc.

Da posse quantum volunt (Sénèque). — L'homme d'autrefois protégé par son impuissance, l'homme d'aujourd'hui exposé par sa puissance au risque suprême. « On n'arrête pas le progrès » : et si l'essor vers les astres coïncidait avec la descente aux enfers ?

« Le temps où l'on a tout perdu est aussi celui où l'on peut tout retrouver » (Simone Weil). Mais dans une autre dimension — celle du transcendant et de l'absolu. La déroute des mœurs, des morales, des métaphysiques (et même des religions sous la forme de phénomènes sociaux) ne nous laisse plus le choix qu'entre le néant et l'absolu, la lucidité devant l'absurde et l'éblouissement devant le mystère. D'où ce cri aveugle et désespéré qu'on ne peut plus confondre avec l'alliage psychologique et social des religions (que restera-t-il de cet alliage après la mort, solvant de tous les liens de la Caverne ?) — vers ce dieu de l'Évangile dont les préceptes défient la sagesse humaine ? Avec, pour contrepoids à cette folie divine, la reconnaissance de la validité du vieil alliage de lois et de conventions qui assurent l'harmonie de la cité humaine, non plus confondue avec la cité de Dieu, mais remise à sa place et acceptée par obéissance à la nécessité...

Mot d'un enfant qui adore son aïeul et qui traduit ainsi sa ferveur : « Oh ! grand-père, je voudrais te mettre dans le petit carré de la télévision ! »

Danger des démystifications. — « L'homme a besoin de poésie plus que de pain » (Simone Weil). Et Christoflour : « La légende est le corps glorieux de l'histoire. » — L'histoire événementielle s'apparente à l'anthropométrie qui mémorise, dans toute leur précision et par conséquent leur finitude, les traits d'un visage ; la poésie, la légende tissent une auréole autour de ce visage, et cette auréole dont le rayonnement se perd dans le mystère d'une dimension inconnue est plus vraie que les contours du visage. Ce qui entraîne une confusion entre l'éternel et l'historique, mais suscite ces grands élans et ces sublimes émulations qui soulèvent l'homme au-dessus de lui-même et sans lesquels l'histoire ravalée au niveau des faits se réduit pour chacun à la poursuite de l'intérêt ou du plaisir immédiats, l'homme perdant sa profondeur en même temps que ses illusions. D'où « l'ère du vide » dénoncée par un penseur contemporain — un vide encore peuplé, comme derniers remèdes à

l'ennui de vivre et à la peur de mourir, des reliquats décolorés des vieux mythes féconds : le culte des monstres dits « sacrés » comme la vedette de l'écran, le champion sportif, le tribun politique, la princesse d'opérette, etc.

Fracture du péché originel qui s'élargit dans la mesure où nous essayons de la réduire en entassant les faux biens et en rendant indolores les vrais maux...

Chute des tabous avec pour rançon la perte du sens du mystère. L'homme se brise sur les tabous ; il se perd dans l'adoration du mystère. Est-il permis de rêver un avenir où la chute des tabous élargira l'abandon confiant au *mysterium fascinans* au détriment du recul devant le *mysterium tremendum* ? Non plus une permissivité dégradante, mais un approfondissement du sens du sacré. Simone Weil : « La beauté, un fruit qu'on regarde sans tendre la main. » La piété suscite plus d'interdits que la peur...

Lu dans un journal : « L'isolement n'avait jamais été aussi important alors que, paradoxalement, nous vivons dans l'ère de la communication. » — Communication sans communion, à voie unique, sans échange ni dialogue. Un flot d'informations et d'images, venues des quatre coins de l'univers, qui nous parlent sans fin, mais ne nous écoutent et ne nous répondent jamais.

Mais c'est avant tout d'être écoutés dont les solitaires ont besoin. Notre attention leur est plus consolante que nos réponses. Ils font appel à nos oreilles plus qu'à notre langue...

Progrès accélérés de la technique, moyens d'intervention sur la nature et sur l'homme. — Allons-nous vers un monde prémuni contre la fragilité, le risque, l'incertitude, le conflit, contre tout ce qu'on appelle le mal et qui est la contrepartie du bien, vers la caricature ici-bas de la séparation de l'ivraie et du bon grain, promise seulement dans l'éternité ? Vers l'asepsie, la prothèse au prix de l'extinction de la vie ? Vers la substitution des contrefaçons opérées par la science aux malfaçons de la nature ? Plus de hasard, mais aussi plus de destinée ni de Providence : une sécurité sans menaces ni promesses, tombeau de la peur comme de l'espérance...

Passage de l'imitation toujours imparfaite, mais toujours nouvelle de l'archétype éternel à la reproduction impeccable et uniforme d'un prototype mécanique. Plus de ratés, mais plus de surprises, les cadences remplaçant les rythmes, le temps mort des horloges au lieu des pulsations de la vie...

Nietzsche : « Il faut porter en soi un chaos pour mettre au monde une étoile. » — Civilisation moderne fondée simultanément sur le viol des grandes lois du cosmos et sur la réduction du chaos sous-jacent à ces lois. Double attentat : le premier à l'ordre, le second au désordre de la création. Victoire ambiguë sur la nécessité et sur le hasard et, par voie de conséquence, amoindrissement de l'espace ouvert à la liberté.

Saint-Exupéry : « Je hais mon époque de toutes mes forces. » — Moi, je l'aime et en fonction de toutes mes raisons de la haïr. Car le mal suprême appelle la suprême réaction : le sacré, le divin n'étant plus liés aux mœurs et aux lois comme dans les époques saines, avec ce que cela suppose de conformisme social, pourront enfin être choisis dans toute leur pureté, et je pressens l'apparition d'un pusillus grex en qui le grand dégoût réveillera l'ultime espérance et

qui retrouvera l'absolu au-delà des barrières du social — un catholicisme sans frontière, la tradition éternelle hors des enlisements dans le passé et des fausses évasions vers l'avenir; la vraie liberté au-dessus des digues de l'interdit et des marécages de la licence — le fleuve communiant déjà à l'immensité et à la pureté de l'océan — ou, pour parler avec Nietzsche, le surhomme par réaction contre le « dernier homme ».

Peut-on concevoir cet éclatement de l'humanité : les uns volant d'autant plus haut que les autres pourront impunément ramper plus bas — les premiers au-dessus de ce qu'ici-bas on nomme le bien, les seconds au-dessous de ce qu'on appelle le mal ? Avec cette conséquence paradoxale que la souffrance, rançon de l'altitude, s'abattra sur les élus et épargnera les réprouvés : l'enfer indolore et le ciel chemin de croix...

Sciences dites humaines : anthropologie, psychologie, psychanalyse, sociologie, etc. — Toutes, en tant que sciences, tendant à la réduction, sinon à la négation de l'humain. Le nichts als y fait la loi. Jusqu'au Moyen Âge inclus, l'homme voyait l'homme à travers les dieux (mythes des héros et des saints...) et lui proposait un modèle surhumain. Depuis la Renaissance, on l'identifie à l'infra-humain: déterminismes de la matière et de la vie, pulsions de l'inconscient, réflexes imprimés par l'environnement social, etc. — toutes les ouvertures vers l'infini colmatées par des définitions, l'évacuation du double mystère de l'origine et de la fin au profit du jalonnement toujours plus précis d'un chemin qui vient on ne sait d'où et qui ne mène nulle part. Nietzsche : « Comprendre, c'est finir... »

On me pose cette question : comment concilier la fidélité à la tradition et la quête de vérité qui semble contredire la tradition ? — Réponse : un arbre se nourrit à la fois de la terre où plongent ses racines et de la lumière tombée du soleil (fonction chlorophyllienne). Décantation de la sève issue des racines fixées dans le sol sous les rayons de l'universel et de l'éternel émanant du ciel.

Intégrisme religieux. — Confusion entre figement et fidélité. — Œcuménisme authentique : à l'image d'un fleuve que rien ne détourne de sa course vers la mer, mais qui ne refuse aucun affluent...

Belle formule d'inspiration si chrétienne : « Un vaisseau perdu corps et biens. » On n'y parle pas des âmes que le naufrage n'atteint pas. Idéal de l'homme moderne : sauver les corps et les biens, fût-ce au prix du salut de l'âme...

Sociétés d'autrefois : amalgame de profane et de sacré avec, pour résultat, l'exhaussement du profane et la dégradation du sacré. Temps modernes : rupture de cette alliance millénaire et ses conséquences : l'effondrement du profane non irrigué par le sacré et, pour une élite, la purification du sacré.

Valéry: «Pour la première fois dans l'histoire, une civilisation décadente est consciente des causes de sa décadence. » Les

diagnostics se succèdent, tous plus précis les uns que les autres — avec ce revers : l'absence de thérapeutique...

L'analyse, tombeau de l'unité et de la vérité profonde. « Vous saurez tout sur l'amour » : publicité concernant le livre d'un sexologue. Tout sur le sexe et plus rien de l'amour qui englobe et qui déborde le sexe. De même le théologien, en tant que Fachmensch, qui, à force de tout savoir sur Dieu, ne sait plus rien de Lui...

CHAPITRE V

L'illusion féconde

La Rochefoucauld sur l'amour-propre, « qui veut bien être son propre ennemi, pourvu qu'il soit ». — J'en suis à me demander si la vanité à la première puissance, la vanité candide des simples qui suscite le ridicule n'est pas moins impure que l'amour-propre à la seconde puissance qui tire vanité de son refus des vanités — et, par là, s'attire l'admiration...

Définition de l'imbécile par Péguy : « Un malheureux qui fait le malin. » Bêtise = prétention. Elle gît dans le refus de n'être que ce que l'on est, c'est-à-dire au fond d'un mépris obscur de soi-même. Et elle ne parvient qu'à voiler aux autres ce qu'on est réellement (car tout imbécile possède quelques qualités authentiques...) sous le masque de ce qu'on n'est pas.

« Je choisis tout » (Thérèse de Lisieux). À rapprocher du mot de Simone Weil : « Le choix, notion de bas niveau. » — Mais Dieu seul (« l'unique pour qui toute chose est l'élue ») peut s'offrir de tout choisir sans se dicperser. Mon péché — ou peut-être le gage impur de mon salut — aura été le refus du choix avec ses limites et ses exclusions, le vœu impossible de choisir toujours sans que le choix d'aujourd'hui ne fane la virginité du choix d'hier...

Nosce teipsum. — Mais le miroir intérieur, s'il n'est pas « dessouillé » des vapeurs impures de l'amour-propre, nous renvoie notre masque et non notre vrai visage...

Texte de Foucault sur l'aveu : « Nous sommes devenus une société avouante... On avoue ses péchés, on avoue ses crimes... on avoue son passé et ses rêves... on s'emploie, avec la plus grande exactitude, à dire ce qu'il y a de plus difficile à dire... On avoue en privé et en public, à ses parents, à ses éducateurs, à son médecin... L'homme en Occident est devenu une bête avouante. » — La société devient ainsi un confessionnal de plein vent où l'aveu sans repentir tient lieu d'absolution. Il faut souligner la part de l'exploration de l'inconscient dans ce dévoilement de l'âme. On a éliminé le mystère d'en haut ; après quoi on a supprimé, en l'éclairant, le mystère d'en bas. Le ciel fermé et l'égout grand ouvert...

Civilisation qui penche vers le suicide, où déclinent l'appel et jusqu'au souvenir de la mort à soi-même. L'hédonisme à court terme, suicide au compte-gouttes et fardé de fausse liberté...

Le travail comme narcotique. Il nous fait oublier, entre autres choses, que nous ne sommes nés que pour mourir. Une infiltration du Léthé dans la terre des vivants...

Rien ne simplifie mieux les « états d'âme », sources de tant de souffrances de luxe et de névroses, que les urgences du corps. D'où la vertu thérapeutique des catastrophes...

Adage oriental : « Dieu ne se donne que dans l'oisiveté. » Laquelle est aussi « la mère de tous les vices ». — L'oisiveté (relative) des contemplatifs. « Marie a choisi la bonne part. » Et Jésus ajoute : « ...qui ne lui sera pas ôtée » — contrairement aux biens de ce monde qui, tôt ou tard, nous sont enlevés. Double malédiction du péché originel : l'homme, non seulement chassé de l'Éden, mais condamné au travail qui le courbe vers la terre, devient impropre à recevoir les dons du ciel. Toujours la loi d'Hermès : selon la qualité de l'âme, l'oisiveté nourrit la contemplation — ou l'abjection...

Malvenus. — Ces êtres avides d'être aimés et monstrueusement exigeants dans leur amour parce qu'ils se haïssent eux-mêmes...

Joli mot d'un humoriste : « Elle était belle — belle comme la femme d'un autre. » — Loi générale : l'homme sain surévalue son propre bien, le décadent le bien des autres. L'envie, humilité qui tourne à l'aigre...

Chacun est content de ce qu'il est et mécontent de ce qu'il a. — Sagesse : inverser le rapport...

Toujours le mot de Vauvenargues : « La conscience des mourants calomnie leur vie. » Partout, ces remous fallacieux de la psychologie : la sève qui monte nourrit la présomption, la sève qui reflue secrète le remords. La maturité de l'esprit commence quand l'âme cesse d'être le baromètre du corps...

Définition du gentleman par le P. Houghton : celui qui, dans son comportement avec le prochain, s'attache à paraître un peu moins qu'il n'est — qui reste en retrait de lui-même...

Sensibilité aux « grandeurs d'établissement ». Ses variations suivant les époques et les individus. Pour X et moi, notre snobisme concerne uniquement l'aristocratie : la rencontre d'un Habsbourg ou d'un Bourbon, par exemple, nous emplit de je ne sais quel tremblement ébloui, celle d'un président de la République nous laisse absolument froids. Pourquoi cet enthousiasme sélectif? J'y vois deux raisons. La première c'est qu'un nom historique évoque les époques où la puissance terrestre s'auréolait d'un reflet du sacré, d'une allégeance divine (l'Oint du Seigneur, la Sacrée Majesté, etc.) — confusion de Dieu et de César, certes, mais quelque chose de Dieu passait tout de même à travers César, le Gros Animal baignait dans une lumière presque extra-terrestre : « Il occupait le haut du monde comme un rêve », dit le Poète de je ne sais quel monarque. — La seconde est que l'aristocratie actuelle inspire le respect parce qu'elle a perdu l'épaisse réalité de la puissance temporelle pour n'en conserver que l'impondérable auréole, de sorte qu'on vénère en elle un passé déjà émigré vers l'éternel.

Paroles du Christ dans le Dialogue de Catherine de Sienne : « La lumière de ma divinité s'unit à la couleur de votre humanité. » — Merveilleuse définition de cette harmonie divine entre le particulier et l'universel. Le saint n'est ni « haut en couleurs » ni décoloré...

Démesure : caricature de l'infini. Prudence humaine : oubli et négation de l'infini. Maurras : « Les vœux démesurés qui m'agitent

encore. » Question d'altitude plus que de mesure : rester fidèle à la folie, héritage du ciel, par je ne sais quel vertige ascensionnel.

Nietzsche : « A quoi bon libérer l'esprit s'il n'a pas d'ailes pour s'envoler ? »

« La vertu porte un voile, le vice un masque » (Hugo). Quel masque ? celui de la vertu, bien sûr (cf. La Rochefoucauld, Nietzsche, et tous les grands démasqueurs), en sorte que la vertu affichée, voyante, attire plus les regards que la vertu voilée. Et Dieu ? Si la fausse vertu est le mal masqué de bien, Dieu, si l'on songe aux horreurs du monde, est le Bien voilé de mal...

Narcissisme de l'amour-passion. — L'être aimé n'est pas aimé pour lui-même, mais comme un miroir qui nous renvoie, embellie et sécurisante, notre propre image. Or, un miroir, s'il n'est pas un objet d'art, vaut par ce qu'il réfléchit et non par ce qu'il est. N'importe quel autre miroir, fourni par les jeux de l'instinct et du hasard, rendrait le même service. — Qu'est-ce donc qu'aimer électivement ? Paradoxalement, c'est aimer par transparence, c'est-à-dire découvrir et partager l'universel à travers ce qu'il y a d'irréductiblement unique dans le particulier. L'élu de l'amour nous est vitre, non miroir...

Au sujet des metaxu (intermédiaires entre la terre et le ciel) chez Simone Weil. — Danger d'illusion aux heures d'exaltation amoureuse, esthétique ou mystique : la vague montante croit toucher le ciel à l'instant même où elle est prête à se briser. Les meilleurs metaxu sont peut-être dans l'obéissance consentie aux plus humbles tâches de la vie quotidienne...

Drame de la femme. Il se résume en trois actes :

1 Prétendre être pour l'homme, non une femme, mais la femme, l'élue, l'unique, l'incomparable...

2 Apprendre ensuite qu'elle n'est qu'une femme parmi les femmes.

3 Et consentir enfin à n'être plus même une femme...

«Tous les mouvements d'ici-bas sont soumis à la pesanteur, la grâce seule fait exception » (Simone Weil). — Tragédie des êtres qui, n'ayant jamais connu que des rapports de pesanteur avec leurs semblables, s'acharnent désespérément à faire encore « le poids » sur l'impitoyable balance terrestre. Tel l'écrivain ou le comédien taris, ou la coquette désarmée par l'âge et qui refuse de désarmer — et tant d'autres victimes de la pesanteur qu'on ne peut plus regarder ou aimer que par compassion pure, hors du do ut des, dans l'impondérable...

« ...Et je suis excédé d'être une créature » (Valéry). — Simone Weil : le devoir de se « décréer » : tuer son moi, centre illusoire et frauduleux de l'univers pour sauver son âme, étincelle de l'incrédé dans la création...

D'un disciple de saint Bonaventure : « Perfectio naturae magis consistit in regressu ad Deum quam in exitu a Deo. » — L'âme enrichie dans l'éternité par son passage dans le temps — à travers le péché, la douleur, la nuit, la mort...

Pureté des plaisirs sensibles, dans Simone Weil. À condition que, pour reprendre la distinction de Klages, ils correspondent à des instincts, non à des mobiles, c'est-à-dire qu'ils atteignent l'âme sans passer par le moi — l'âme, ce contrepoids d'impondérable qui rend l'innocence aux jeux de la pesanteur...

Rencontres, illuminations et tous les miracles intérieurs : ce dont on ne peut pas douter et qu'on n'ose pas croire...

Valeurs suprêmes. Leur incarnation : ébauche chez les meilleurs, caricature chez les autres. Mais la pire des caricatures implique un rudiment d'ébauche. Et l'on pourrait peut-être la définir comme le figement et la suffisance de l'ébauche — l'appel déchiré vers une perfection impossible remplacé par la prétention de l'avoir atteinte. Ébauche du divin chez le publicain, caricature chez le pharisien...

Deux innocences : celle de la chair et celle de l'âme, l'éphémère et l'éternel. Brouillant l'une et l'autre, les remous psychologiques (images du passé, souci de l'avenir, ambiguïté des sentiments, etc.) qui trahissent à la fois la pureté de l'instant nu et celle du consentement aux lois éternelles. Règle de vie : le Carpe diem transfiguré par l'Amor fati...

D'un poète russe : « Que votre cœur soit intelligence et que votre esprit soit bonté. » — Purger l'amour de l'aveuglement et l'esprit de la lucidité bornée et réductrice...

Aller jusqu'au bout de tout, c'est aller au-delà de tout. Le tonneau sans fond des Danaïdes est l'image de l'enfer et du ciel. De l'enfer si l'on s'acharne à le remplir, du ciel si on laisse l'eau qu'on y verse s'écouler en Dieu...

L'âme et la culture. — Très longtemps, ma culture a précédé mon expérience intérieure. Aujourd'hui, c'est dans le sillage de cette expérience que je retrouve tous les éléments de ma culture comme illustration et confirmation de ce que j'ai vécu. Je nourrissais mon âme de ma culture, et maintenant je nourris ma culture de mon âme...

Ne pas confondre le durable et l'éternel. Leurs rapports et leur antagonisme. Les vertus humaines sont faites de résistance au temps (lequel finit toujours par avoir le dernier mot) ; les contacts avec le divin sont comme des trouées de l'éternel dans la durée. Éphémères comme les sauts d'un poisson hors de l'eau, son élément, mais laissant à jamais dans l'âme la nostalgie d'un monde irrespirable à force de pureté. — Et que retrouverons-nous dans l'éternité ? Nos extases ou nos habitudes ?

Copla andalouse :
Ni contigo ni sin ti
Tienen mis penas remedio :
Contigo porque me matas
Ysin ti porque me muero.

Heureux l'homme dont la vie n'est qu'oscillation entre ces deux façons de mourir ! La mise en veilleuse des vieilles passions « périlleuses, étranges et hautes » nous fait vivoter entre le divertissement et l'ennui...

« Des contritions plus sales que des fautes » (Péguy). — Bien situer le point critique au-delà duquel le repentir tourne au reniement...

« L'ère de l'aveu. » — De l'aveu-exhibition, sinon défi. La confession sur tréteau, l'apostolat à rebours. Ce qui fut objet de repentir devient matière à sermon...

Livre d'Ellul : « Jugement dernier ou accueil universel ? » — Maurras : « Chère âme, croyez-vous aux célestes balances ? » Tout ce mal, connu et inconnu (*occulta mea...*) que j'ai commis sera-t-il à jamais révélé et fixé par la lumière ou effacé par l'Amour ?

Premier degré : faire de la nécessité vertu. Second degré : faire de la vertu nécessité. Consentement à la pesanteur, puis victoire sur la pesanteur.

Passions qui fécondent — ou stérilisent. — Tout dépend de la qualité du terrain en proie aux flammes. Le même incendie de broussailles laisse tel sol enrichi, tel autre brûlé...

« Ces êtres-fantômes qui souffrent pour rien au lieu de souffrir de tout » (C.).

L'art : témoignage et, dans un autre sens, alibi. Le messenger, après avoir transmis le message, oublie qu'il s'adresse aussi à lui-même...

Masques sociaux (gloire, pouvoir, fortune...) par lesquels l'homme, oppressé par son absence d'identité, retrouve une respiration artificielle...

Foi aux créatures. — Nous leur demandons ce que nous sommes incapables de leur donner, à savoir un amour, une fidélité exempts des jeux de la pesanteur ; nous leur faisons crédit (credere = prêter) avec de la fausse monnaie, frappée par nous-mêmes. Monnaie fiduciaire, très tôt suivie d'inflation et de dévaluation...

Accueillir de la même âme (aequo animo) tous les dons, puis tous les refus de la vie. Dans l'acceptation du Christ des acclamations de la foule le jour des Rameaux, il y avait déjà le consentement à la croix...

La chair, en-deçà du bien et du mal. L'âme, dans son noyau divin, au-delà. Broyer le moi, foyer du mal, sous la meule de cette double innocence : « Le sage et la bête se touchent... »

Assomption. — Une seule créature exempte du mélange de bien et de mal, qui est la loi de ce monde. Et, par là même, vouée à passer inaperçue par excès de transparence. « En elle, le soleil de Dieu ne fait pas d'ombre » (Bérulle).

La mort n'enlèvera rien aux possesseurs des fausses richesses du monde : elle y ajoutera la révélation de leur néant.

Double fonction de l'œil et son symbolisme : organe de la vue et source des larmes. Peut-on voir la réalité sans pleurer sur elle ? Le pleur suit le regard...

Paradoxe de l'humilité. — La conscience de la chute grandit en fonction de l'altitude gravie. Plus on s'élève, plus on sent qu'on est tombé.

Défis à l'impossible. Se dire que le pire n'est pas dans l'échec, mais dans la fausse réussite, fruit de l'illusion et du malentendu...

Saint-Simon : « Mon estime pour moi-même a toujours augmenté dans la mesure du tort que je me faisais à moi-même. » — Victoire de l'orgueil sur la vanité, mais je crains fort que de tels aveux, par l'admiration qu'ils provoquent chez l'auditeur, soient encore un subterfuge de la vanité qui retrouve par ce détour ce que l'orgueil lui avait fait perdre...

Maître Eckhart: « La main qui écrit la vérité est celle qui efface. »
— Mais pourquoi écrire s'il faut effacer ? Pour mieux situer la frontière entre l'inconnu et l'inconnaissable...

Immanence et transcendance. — Faux problème dans ce sens que la vraie immanence et la vraie transcendance ne font qu'un. Et que les hommes, dans leur immense majorité, ignorent l'une et l'autre : ils ne vivent ni au-dessus ni à l'intérieur d'eux-mêmes, mais à côté. Et loin du Dieu qui réside à la fois in caelis et interior intimo meo - au centre de l'âme et hors du moi...

Anniversaire de la mort de ma mère. Nous vivons ici-bas d'oublier les morts — et peut-être dans la dimension inconnue, les morts vivent-ils de nous attendre...

Nietzsche : « Le dégénéré, le mal venu a besoin d'une interprétation noble de sa souffrance : c'est pourquoi il est aussi peu physiologiste que possible. » — Mais on peut en dire autant du favorisé de la nature qui colore son euphorie de métaphysique optimiste...

« Car personne ici-bas ne termine et n'achève. » — Ne jamais laisser l'ébauche se durcir en caricature...

Deux mots provençaux pour désigner la folie : simple et innocent. Comme si l'exercice de la raison entraînait la complication et le mal !

— Ève perdit l'innocence quand elle perdit cette simplicité du regard qui consiste à ne pas distinguer entre le bien et le mal...

Dornas. — Ces infimes lopins de terre échelonnés sur la montagne, jadis cultivés à la main pour un rendement presque nul et dévorés aujourd'hui par les broussailles. Et ces paysans d'autrefois viscéralement attachés à ces parcelles comme un arbre à ses racines. Incorporation de l'avoir à l'être, héritage empreint de la sueur et de l'âme des pères ; la propriété, corps de surcroît et non possession extérieure, en qui les deux sens du mot (Eigentum et Eigenschaft en allemand) n'en faisaient qu'un...

Platon : « L'âme doit dialoguer avec ses propres désirs, ses propres colères, ses propres craintes comme avec des choses étrangères. » — Ce qui nous permet de dialoguer avec les choses étrangères comme si elles nous étaient propres — et de nous rapprocher du prochain dans la mesure où nous nous éloignons de nous-mêmes. Se regarder du dehors aide à regarder les autres du dedans, à renverser le rapport entre indulgence et sévérité...

Toujours cette dépendance — vérifiée chaque jour par le progrès des sciences humaines — du plus haut à l'égard du plus bas : la pensée dépend du cerveau, l'amour du système glandulaire, Dieu des Églises où l'humain l'emporte sur le divin, etc. — Ne pas confondre dépendre et procéder. La matière est toujours ici-bas plus puissante que l'esprit et l'homme plus fort que Dieu. — Se redire jusqu'à la mort incluse Que le plus fort n'est pas le plus vrai, bien que le plus vrai soit inopérant sans la complicité du plus fort...

Liberté divine et lois humaines. — Le vol dans le ciel doit s'accompagner d'un surcroît de discipline dans la marche sur la terre. L'homme vraiment « libéré » se reconnaît à ce signe qu'il se refuse plus de choses permises qu'il ne se permet de choses défendues. Nietzsche : « Se faire l'avocat de la règle, dernière forme de la grandeur. »

Tout est signe pour l'homme, y compris les choses les plus matérielles : signe d'amour, de puissance, de sécurité, etc. Et même dans la délectation des choses sensibles, l'imagination a plus de place que les sens : partout le signifié invisible, impondérable, l'emporte sur la matérialité du signe. Une lettre d'amour : sa réalité dernière est-elle dans le papier et dans l'encre ou dans la tendresse qui l'a dictée ? — Lu cette publicité concernant la voiture Jaguar : « Signez, en l'achetant, votre réussite sociale ! »

Au sommet de la pyramide des signes, l'Eucharistie : la chair et l'âme du Sauveur sous les apparences du pain et du vin.

Et la mort, passage où le signe se résorbe dans le signifié...

Morales humaines. — Leur fonction : élever les digues autour d'une rivière polluée afin de limiter les risques d'inondation. Morale évangélique : purifier la source. « Si ton œil est pur, tout ton corps sera lumineux... »

Double effet de l'absence des morts. Suivant que le côté positif ou le côté négatif l'emporte dans le souvenir de nos relations avec eux, nous les identifions spontanément à ce qu'ils avaient de meilleur ou de pire. Préfiguration en ce monde des élus et des damnés. De même pour les personnages historiques autour desquels on tisse des légendes dorées ou des légendes noires...

Jean de la Croix: « Tenir toutes les créatures dans un égal amour et un égal oubli. » — À l'imitation de Dieu, Personne absolue, et par là même impersonnel pour nos yeux infirmes. Là encore, application du postulat d'Hermès, car rien ne ressemble plus à l'indifférence qu'un amour non électif...

André Dhoste : « On ne voit bien que lorsqu'on est ébloui. » En revanche, Valéry : « Voir clair, c'est voir noir. » — Deux attitudes qui se complètent en s'opposant : on est déçu par ce qu'on voit, on est ébloui par ce qu'on devine. Déçu par la réalité empirique, ébloui par la transparence du mystère. — La créature peut se comparer à une vitre : le clairvoyant en voit les limites et les défauts, l'ébloui contemple la lumière qui la traverse...

Désinvolture: privilège de l'homme de qualité, Sa caricature chez l'être inférieur : le sans-gêne. — À l'autre pôle, la discrétion, la pudeur ont pour ersatz l'inhibition...

Dompter — ou apprivoiser — tous les hasards pour en faire les ouvriers d'une destinée...

Un amour au-delà de l'existence ? Ici-bas, tout ce qui est dément l'amour et l'amour dément tout ce qui est. — Lâcheté d'espérer devant l'évidence de ce néant ? Mettre tout son courage à persévérer dans cette lâcheté. Mourir sans renier l'illusion, semence de vie qui ne germera que dans la tombe...

Suprême sagesse : unir la clairvoyance à l'éblouissement. Clairvoyance devant ce qui est à la mesure de notre regard, éblouissement devant l'invisible. Mais presque toujours la clairvoyance a pour rançon l'oubli du mystère et l'éblouissement procède de l'illusion : sagesse aptère ou vol imaginaire...

La semence et le terrain. — Au départ, c'est le terrain qui transforme la semence, secundum modum recipientis (alliages trop humains de la grâce divine) ; au terme, c'est la semence qui assimile et transforme le terrain : sainteté...

Vrai détachement: non pas lutter pour se détacher des choses, mais consentir, de tout ce qui nous reste d'âme, à ce que les choses se détachent de nous...

Peur de l'avenir, ce moissonneur aveugle d'éternités en herbe...

Héliocentrisme spirituel. — Dans les heures noires, ne pas renier les heures claires. Le soleil brille à jamais : c'est la rotation de la terre qui fait alterner le jour et la nuit...

Chacun préfère sa propre opinion à celle des autres. Et pourtant, chacun attache une importance démesurée à l'opinion que les autres se font de lui. L'orgueil cède le pas à la vanité...

Trois degrés dans la dégradation des rapports humains. Au sommet, être deviné avant de parler (c'est l'éternelle illusion des amants...), ensuite, être seulement écouté ; au bas de la pente, n'être plus même entendu...

Mot des alchimistes : Solve et coagula. — Séparer ce qui n'est lié que du dehors et en apparence, puis faire au-dedans une nouvelle synthèse.

Siccine separat amara mors ? « On mourra seul. » De quoi aura-t-on le plus peur en mourant ? De n'être plus rien ou d'être seul ? C'est la même chose pour ceux qui n'ont vécu que par procuration — d'échanges terrestres, horizontaux...

Év. sur l'étymologie du mot obnubilé : le nuage qui passe (modes, préjugés, hypothèses scientifiques : tout ce que le temps apporte et retire...) voilant la lumière qui demeure.

Roue de la fortune et saisons de l'âme. — Ni préférence ni indifférence : égalité d'accueil et de consentement. Que la roue monte ou descende, chaque point du mouvement est équidistant du moyeu. — Sagesse : être conscient de la permanence de notre rapport avec le centre. Sainteté : vivre et agir comme si le centre était l'amour...

À un jeune homme : Restez fidèle à ce que vous avez entrevu de plus pur et de plus haut — et croyez encore que c'était vrai alors que tout vous dira, autour de vous et en vous, que c'était faux...

Simone Weil: «Ne pas chercher l'intensité dans les états d'âme, mais la pureté. » — Ce qui, au-dedans, s'oppose aux passions et, au-dehors, à l'efficacité. « Ils ont les mains pures, mais ils n'ont pas de mains », dit Péguy des amants de l'absolu...

Conversation avec C. — Elle me dit : « Une femme rentre dans le néant dès qu'elle sort de l'espèce. » — Trop vrai. Et pourtant ce « retour d'âge » pourrait être l'occasion de n'être plus ce qu'autrefois on appelait « une espèce », c'est-à-dire quelque chose d'insignifiant, de méprisable — de devenir enfin un être humain authentique, j'entends un animal capable de solitude — et de Dieu...

Apprendre à vivre : c'est trouver ce par quoi on consent à mourir...

Mot sans fond d'Oscar Wilde : « On est puni de ce qu'on a fait de pire dans ce qu'on a de meilleur. »

« Croire aux actes, non aux paroles. » Comme si les actes ne pouvaient pas être aussi menteurs que les mots ! Ils exigent plus d'efforts, ils ne contiennent pas nécessairement plus de vérité...

Toujours le postulat d'Hermès : « Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas. » D'un imbécile ou d'un fou, on dit spontanément : il ne sait pas ce qu'il dit. Ce qui s'applique également aux poètes, aux

prophètes, à tous les inspirés à travers lesquels les dieux parlent aux hommes et qui restent inconscients du message qu'ils délivrent...

Praeterita in necessitatem transeunt. — Est-ce si sûr ? Je n'entends pas grand-chose aux théories de l'espace-temps. Mais le langage courant n'anticipe-t-il pas sur l'identification du temps à l'espace en disant indifféremment d'un événement quelconque : cela a eu son heure ou : cela a eu lieu ? Et ne peut-on pas rêver d'un retour en arrière dans le temps comme dans l'espace, d'un pouvoir divin qui, sur cette étoffe du temps, laverait toutes les souillures et réparerait tous les accrocs ? D'une grâce effaçant les fatalités de la pesanteur et emplissant l'âme, suivant le mot du Poète, « d'un souvenir céleste et d'un divin oubli » ? De la résurrection d'un passé expurgé du mal ?

Abel Bonnard: « L'art de vivre est d'apprendre à se passer de tout en restant capable de tout accueillir. » N'avoir besoin de rien et répondre à tous les besoins des autres...

Héritiers ou parricides ? L'un et l'autre, à proportions variables, car l'homme le plus libre, voire le plus révolté, ne peut rejeter tout l'héritage (l'hérédité, la culture, etc.) et le plus fidèle à la tradition paternelle ne peut être un décalque absolu du père. — Le meilleur héritier est celui qui fait fructifier l'héritage au-delà de ce que le père aurait pu prévoir et même approuver...

Distinction entre l'être inspiré (ou prédestiné) et l'être motivé. Entre l'Alea jacta est de César et le Fiat de Marie. Dans le bien comme dans le mal, le médiocre n'est jamais que motivé (par le plaisir, l'intérêt, l'ambition, etc.) ; aussi ne va-t-il au-delà de rien parce que rien ne l'appelle au-delà de lui-même...

Lecteurs dont la gratitude déborde en admiration inconditionnelle. Leur excuse : il est difficile de ne pas surestimer le canal verbal puisque la source est muette...

Confessions publiques. — Il est des êtres qui peuvent, sans souffrance et sans vergogne, dénuder leur âme devant la foule. Il en est d'autres pour qui se mettre à nu, c'est se mettre à vif : la dénudation leur fait l'effet d'un écorchement...

Analogies entre la passion amoureuse et le fanatisme religieux: dans les deux cas, un Dieu unique, mais l'amant veut ce Dieu pour lui seul et le fanatique le veut pour tout le monde. Là, jalousie féroce ; ici, intolérance sans frein. Et même volonté de puissance chez l'un et chez l'autre : l'amoureux veut régner sur un seul être et le fanatique veut régner sur l'univers entier, par Dieu interposé...

L'illusion, mère de tout projet et de toute entreprise. Rien ne commencerait jamais si l'on savait comment tout finit.

Ces instants de plénitude absolue qui, à force d'être vécus comme immérités, paraissent coupables...

Vrai surréalisme ou seconde maturité. — Il faut commencer par se réveiller du rêve en tant qu'illusion pour se réveiller ensuite de la réalité en tant qu'exil...

« La vérité est une agonie qui n'en finit pas. La vérité est du côté de la mort » (Céline). — « Le mensonge est nécessaire à la vie : nous allons prier le mensonge comme notre dernier dieu » (Nietzsche). — Mais l'illusion est-elle mensonge ou pressentiment d'une vérité que voile et contredit la réalité de ce monde? Choix transcendantal entre le vrai entrevu en rêve et le réel dont l'obscène évidence aveugle les yeux éveillés. Étymologie du mot « réel » : res, chose. La chose, congel de l'Être que n'irrigue plus le courant de l'amour et du mystère. Et la mort comme dégel...

Titre d'un livre de Kundera : L'insoutenable légèreté de l'être. Écrasement, non plus sous la pesanteur du mal, mais par l'inconsistance de toute chose — bien ou mal. Retour, par en bas, à l'apesanteur...

À une belle femme. — Tremblez devant votre miroir : cette beauté dont il vous renvoie l'image n'est pas votre bien (au sens de propriété) : c'est un don immérité de la beauté éternelle et, pour votre âme, un modèle dont elle doit imiter la grâce et l'harmonie. Et si, orgueilleuse de ce don, vous vous en servez comme d'un instrument de conquête, vous serez indigne de l'avoir reçu, et cette

beauté dont vous faites aujourd'hui votre complice sera demain votre juge...

La vida es sueno. — Les êtres les plus éveillés en ce monde d'apparences sont peut-être ceux qui dorment du pire sommeil par rapport aux vraies réalités. Et les « rêveurs » d'ici-bas les plus voisins du grand réveil de l'éternité...

Mémoire et culte des morts. On les idéalise dans la mesure où ils sont devenus inoffensifs. Dans nos souvenirs, dans nos conversations, ils sont « lui » ou « elle » et, ne disant jamais « je », ils ne nous encombrent plus de leur moi. Préfiguration du réveil éternel des âmes purgées du « moi haïssable »...

, Retrouver ce qu'on croyait avoir perdu pour toujours. Emoi plus profond, plus enivrant que celui de la découverte — transfiguration de la blessure en sourire...

« Si ton oeil te scandalise, arrache-le. » — Mais il est dit aussi : « Si ton œil est pur, tout ton corps sera lumineux. » — Purifier, au prix de n'importe quelle douleur, au lieu d'arracher ; aller à l'Inconnu de tout son être et de toutes les parties de son être — blessé à mort plutôt que mutilé...

Vérité de l'amour. — Transmutation de la fleur en étoile par la fidélité aux illusions effeuillées...

Infini de l'espérance et du souvenir et limites du présent. Attente d'un être aimé et sa magie : le mystère se dissipe dès qu'il apparaît. Même auréole autour du passé. Il n'est de pureté que dans le « pas encore » et le « déjà plus »...

Penser du mal de soi-même. Trop facile : « Qui se méprise s'estime en tant que contempteur » (Nietzsche). Le difficile, c'est de consentir à ce que les autres pensent du mal de nous. Car là, aucune pâture pour les compensations de l'amour-propre...

Double sens du mot rien qui désigne soit le néant, soit une chose sans importance, une bagatelle : un rien, des riens. — Drame de l'homme en qui la fascination et la poursuite des riens extérieurs sert d'antidote à l'intolérable vision du rien intérieur...

Beau mot d'un inconnu : « L'homme ne saura ce qu'il est que quand il ne sera plus. »

« Les mêmes causes produisent les mêmes effets. » Sed contra: « Quicquid in aliquo recipitur, secundum modum recipientis recipitur. » — Plus on s'élève dans la hiérarchie des êtres et des valeurs, plus se vérifie la seconde loi, c'est-à-dire plus s'accroît la disproportion entre les causes et les effets. Exemple : la chaleur a pour effet de dilater infailliblement le métal. Mais le rapport est déjà moins rigoureux dans le domaine biologique : suivant le *modus recipientis* du malade, le même remède peut soulager ou aggraver le mal. Et c'est encore plus vrai dans l'ordre moral et spirituel où l'on voit sans cesse le bien engendrer le mal ou le mal le bien. Et suprêmement

vrai dans le domaine surnaturel où Dieu renverse de fond en comble le rapport entre les causes et les effets en se servant de n'importe quelle cause seconde pour attirer les âmes vers lui. Je songe ici à cet illustre prédicateur du siècle dernier qui, ayant perdu la foi et ne prêchant plus que par vitesse acquise, opérait plus de conversions que jamais...

Lettre d'H. me parlant d'une amie, veuve d'une année, qui après avoir soigné son mari pendant des mois avec un dévouement sans réserve, pensait ne jamais se consoler de sa perte et s'étonnait non sans remords de reprendre goût à la vie. — Commentaire d'H. : « L'amour est d'une autre essence que la vie. » Mais il se nourrit de la vie comme l'enfant du lait de sa mère. Et c'est la mort qui fait le sevrage...

L'âme et le sida. — Déclaration d'un séropositif: « Depuis que je sais, quelque chose s'est produit dans ma vie qui ne me serait peut-être jamais arrivé. Je me suis mis à penser ma vie. Tous les matins, quand j'ouvre les volets, je me dis : encore une journée de gagnée. Je vis avec une bombe à retardement dans le corps. Je ne sais quand elle se déclenchera. Mais aujourd'hui, j'ai de vraies raisons d'être heureux ou malheureux... Cette séropositivité, c'est une sorte de chance... »

Réanimation de l'âme par le détour du corps, qui relaie, dans notre monde sans Dieu, la vieille méditation chrétienne sur la mort. La bombe à retardement, chacun de nous la porte en lui-même sans savoir l'heure de l'explosion et combien de sujets valides entreront dans le tombeau avant notre séropositif! — «Chacun sait qu'il mourra, mais il n'y croit pas », disait Bossuet. La présence latente

d'un mal incurable nous apprend du dedans ce que tout le monde sait du dehors. D'où ce double enseignement :

a Le rappel à nos fins dernières, l'irruption de l'éternité dans le temps : demain prend la couleur de « jamais plus » et de toujours...

b Et par rapport à la vie terrestre, l'imminence de l'adieu rompt la monotonie du quotidien et donne à chaque jour la fraîcheur d'une nouvelle naissance. Et, du même coup, nous induit à relativiser les petits ennuis journaliers auxquels nous attribuons une importance disproportionnée à leurs causes et à leurs effets...

Double retour à cette vertu désuète qu'on appelait jadis la sagesse. La seule ombre est qu'au lieu de naître directement de l'esprit, elle doit passer par cette voie souterraine qu'est la défaillance du corps. Mais qu'importe le chemin si le but est atteint ? L'Enfant prodigue n'a-t-il pas eu besoin d'envier le sort des pourceaux pour se souvenir de son père ?

Deux pôles de l'indulgence à l'égard d'autrui : la complicité intérieure (*haud ignarus mali...*) et l'innocence absolue : l'ignorance du mal équivaut à l'absolution...

Toujours le *contra spem in spe* : aller jusqu'à la limite du désespoir, c'est-à-dire réduire l'espérance à un infinitésimal pour la rendre digne de l'infini...

Nacht und Nebel. — Pourquoi ne pas dire la vie tout court, avec ses illusions, ses malentendus, ses contrefaçons — nuit et brouillard

où l'âme ne retrouve plus son chemin ?

Déréliction physique. — Le corps est une arme et une armure : on est désarmé de l'une et de l'autre. Plus rien pour l'attaque (sens de l'expression : « être d'attaque ») et plus rien pour la défense. — Résister à la tentation de la mauvaise humilité qu'entraîne la détresse physique, revers de l'orgueil stupide (*superbia vitae*) qu'engendre la vigueur du corps...

Amants de l'impossible. — L'utopiste comme le saint sont des fiancés de l'impossible. Ce qui les distingue, c'est qu'ils croient le premier que les noces auront lieu dans le temps et le second dans l'éternité.

Le a surhomme o de Nietzsche. — Tout simplement un homme, vrai, conforme à l'archétype de l'humanité, par opposition à la malfaçon que sont les hommes dans leur immense majorité. Celui que Diogène cherchait sans le trouver avec une lanterne...

Dénoyauter l'illusion. — Sa pulpe caduque donne la force de vivre dans le temps : « L'illusion féconde habite dans mon sein » (Chénier). — Son noyau recèle la semence d'éternité qui lèvera dans la mort...

Prétention : raccourci frauduleux que prend le besoin d'ascension : prétendre à dispense de tendre vers...

Holde Lili, warst so lang
All mein Lust und all mein Sang,
Bist, ach, nun all mein Schmerz, und doch
All mein Sang bist du noch.

(Goethe)

La beauté du chant, déjà éternel, en qui se résorbent les contradictions de la vie et qui se nourrit de la douleur comme de la joie...

Visite de Rabbi. — Il me donne cette définition du chef dans une tribu sauvage : « Celui qui va le premier à la mort... »

Sur les dons de Dieu. — Distinction essentielle entre l'inspiration qui fait le génie et la grâce qui fait le saint. La grâce imprime le divin dans l'homme ; l'inspiration, par définition, a pour corollaire l'expiration : le génie expulse le souffle reçu du ciel...